



aujourd'hui,
le meilleur

La lettre
du syndicat de
la critique de
CINEMA
et des films de television

Mars 2006

no 28

Sommaire

Une simple anecdote, p.2

Edito du président, p.3

Les Prix 2006 du Syndicat, notre palmarès, p.4 à 7

Le dépouillement du scrutin, p.8

Conseil syndical de janvier, p.9

Rendez-vous avec :

Yves Boisset p.10/11

Cédric Klapisch p.12/13

La critique de cinéma à travers le monde :

la Grande-Bretagne, p.14/15

Une nouvelle fondation, notre prix télévision, p.16/17

Un critique à la télévision, Jean-Jacques Bernard, p.18/19

La SIC 2006, journal du DG, p.20 à 22

Ephéméride, p.22

Les affiches auxquelles vous avez échappé p.23

Fous de cinoche : La saga des studio Action p.24/25

Liberté d'expression, l'affaire Norma Marcos, p.26

Lectures, la bibliographie 2005/2, p.27 à 29

Lectures, nos adhérents ont publiés, p.30 à 33

Disparitions, p.34 à 36

La
Lettre du
Syndicat
Français de
la Critique de
cinéma et des
films de
télévision

17, rue des Jeûneurs 75002 Paris.
Tél : 01 45 08 14 54 -
Fax : 01 45 08 14 55 -
Email : lasemaine@wanadoo.fr -
Site : www.syndicatdelacritique.com

Directeur de la Publication, Rédacteur en chef :

Gérard Lenne. Comité de rédaction : Jean-Christophe Berjon, Christian Bosséno, Christophe Leparc, Jean Rabinovici, Pierre Murat. Conseiller à la rédaction : Christian Berger. Ont également participé à ce numéro : Claire Clouzot, Jean-Paul Combe, Nadia Mefflah, Claude Gauteur, Gilles Gressard, Agnès-Catherine Poirier, Sakurako Uozumi, Jacques Zimmer. Photos de la soirée des Prix : Sébastien Mathé. Conception graphique et maquette : Mélody Cisinski. Imprimerie : Compédit Beauregard s.a.

Notre couverture :
Jacques Audiard,

le 30 janvier au Théâtre
du Rond-Point, venant de
recevoir le Prix du SFCC.



Simple anecdote

Un dimanche soir, en hiver. Aller au cinéma, pourquoi pas ? Arrivé en retard au Festival de Cannes 2005, je n'ai pas encore vu *Couché* de Michael Haneke. A l'entrée de ce multiplexe, les gens, pourtant peu nombreux, se pressent dans un hall exigü et inconfortable. J'entends le jeune caissier qui passe son temps à refuser des réductions. "Etudiant ? Non. Demandeur d'emploi ? Non." Mon tour arrivé, je tends ma carte verte. "Pas de réduction ! D'ailleurs je ne connais pas cette carte". J'explique, je l'invite à lire la mention de la carte, je demande un exo... Il grommelle : "Si vous le dites". Je paie la place de ma compagne, il me demande davantage. "Ici, un exo, c'est 5,80 euros". Ah bon. Etonnant ! Nous ne sommes ni dans l'Ardèche profonde, ni dans une sous-préfecture de la Creuse.

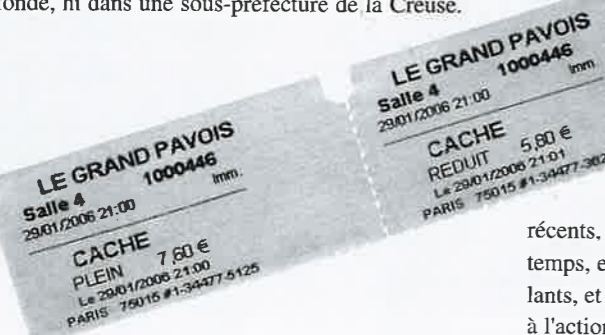
La scène se passe à Paris intra muros, la salle s'appelle fièrement *Le Grand Pavois*.

Je ne discute pas pour quelques euros. Nous nous installons avec une demi-douzaine de clients dans une salle très mal aérée, aux fauteuils si peu espacés qu'on en gardera pendant plusieurs heures les genoux endoloris. L'écran est un rectangle irrégulier et incurvé. L'obscurité n'est pas faite dans la salle. Cinq lampes électriques (sous prétexte de signalétique sécuritaire) nous aveuglent pendant toute la séance. Franchement, j'aurais préféré payer le prix fort et voir le film dans de bonnes conditions. La prochaine fois, je resterai devant mon plasma.

G.L.

PS 1 - Le "Guide des salles de cinéma" est une vieille idée, un serpent de mer ! Cependant, chaque fois qu'il nous arrive une telle mésaventure, on aimerait lui donner vie. Pourquoi pas parmi nous, au Syndicat ?

PS 2 - Plusieurs de nos adhérents nous ont fait part d'incidents récents, de refus de la carte verte au guichet de telle ou telle salle. Signe des temps, et de la mauvaise santé du cinéma, certes. Nous restons cependant vigilants, et nous attachons à régler ces cas litigieux par la voie diplomatique, grâce à l'action efficace de Bernard Hunin.



Edito du Président

Images coupables

Vous avez bien du mérite. D'ordinaire, je ne lis pas les éditos. Par-dessus la tête de ces homélies, de ce prêchi-prêcha nourri de bons sentiments et d'idées reçues. Voilà un travers dans lequel, éditorialiste de cette Lettre pour quelque temps encore, je ne voudrais pas tomber. Si c'était le cas, dites-le moi vite !

"Nous vivons une époque formidable" disait Reiser, bien avant que Gérard Jugnot ne s'inspire de lui pour un titre de film. On imagine comment ce dessinateur intrépide aurait réagi à l'affaire dite des caricatures de Mahomet, qui monopolise l'actualité au moment où j'écris ces lignes. Ainsi, le sang a coulé, les fanatiques ont fanatisé, on est mort pour des dessins, des images.

Au Syndicat, nous sommes trop attachés à la liberté d'expression pour ne pas soutenir qu'elle est, telle la République, une et indivisible. Or ce ne sont pas seulement les extrémistes qui la menacent. Parmi les élus du peuple, il s'en est trouvé, des plus d'obscurs, pour voter un amendement augmentant de 2 à 10 % les taxes déjà lourdes sur les films X. Comme il n'y a plus de films en salle, s'agissait-il de taxer les cassettes et les DVD, qui échappent heureusement à toute classification légale ? L'amendement en question sera inapplicable, ses auteurs sont d'ores et déjà ridicules, désavoués même par le gouvernement. N'empêche qu'ils ont essayé.

Pendant ce temps, que fait le CSA ? Largement discrédité par sa composition même, l'organisme présidé par l'angélique Dominique Baudis accroît son emprise sur les chaînes de télévision, y compris les chaînes payantes, par le biais du chantage et de l'intimidation. Multipliant les tracasseries, censurant (avec une suprême hypocrisie) ce qui ne lui plaît pas, il impose le respect tatillon d'une signalétique "familiale" qui pénalise les spectateurs adultes traités comme des enfants. Qui s'en soucie ?

Assistant cet automne aux audiences du procès d'Outreau, j'ai été frappé par le poids des réticences et des préjugés d'une certaine conscience bourgeoise. Ah, comme ils se délectaient, ces enquêteurs et ces juges, à souligner que tel condamné avait réuni une collection de cassettes pornos et... de films d'horreur - un amalgame qui allait de soi ! Et cette Présidente de Cour d'Assises rappelant que, pourtant, les services sociaux lui avaient remontré que "ce n'était pas bien". Comme si c'était un délit. Et ces gendarmes notant dans leur rapport qu'ils avaient saisi des photos "pornographiques" alors qu'il s'agissait de simples nus d'un couple adulte.

J'entends déjà les commentaires... Certains diront que nous n'avons pas à défendre la pornographie ou le gore. Ils oublient que toute répression, toute censure des images, commence toujours par là. Ensuite, il est trop tard pour se lamenter.

GÉRARD LENNE



UNE SOIRÉE "AVEC LA TÊTE ET LE COEUR"

C'est la nuit. Nuit dressée. Propice à toutes les rêveries immodérées, je m'éprouve avec langueur à reconquérir ce sentiment diffus et apaisant ressenti lors la remise des prix du Syndicat de la Critique en ce lundi 30 janvier 2006 au Théâtre du Rond-Point.

Long titre générique, aléas d'une histoire à écrire un jour (l'historiographie de la critique y gagnerait) pour exprimer ce que fut un assemblage hétéroclite de femmes et d'hommes reliés par ce qui les meut différemment mais pareillement au fond (de leur souffle ? de leur glande pinéale ?) : la passion du cinéma.

Etais-je bien parmi cette assemblée bigarrée, la Section Futée des Critiques Curieux, telle que nous a, avec douceur et grâce, définis Agnès Varda ? Qu'est-ce que je désirais entendre et découvrir par-delà

l'annonce de ces prix pour lesquels tout un chacun a donné de sa voix ?

Un état certain de la cinéphilie ? Un état plus que fragile du monde ? Une filiation qui me permettrait de tenir le fil rouge de ce travail inquiet et ô combien nécessaire ?

Cela eut lieu. Tout d'abord avec celles et ceux qui ont su rendre en mots ce qui leur a été donné. A leurs pairs et pères. De Barthélémy Amengual tout d'abord lorsque François Albéra, recevant son prix du meilleur livre français sur le cinéma ("*L'avant garde*" au cinéma, Ed. Armand Colin), a témoigné de cette filiation heureuse. A la mort de cet humaniste du cinéma (il y



LE VICE-PRÉSIDENT PIERRE MURAT INAUGURE LA SOIRÉE.

a moins d'un an) François Albéra a recueilli ses archives et une prochaine édition de ces nombreux travaux épars est en cours avec la revue 1895. Affaire à suivre.

Michel Ciment exprima ensuite tout son plaisir à rendre hommage à ses pairs par les prix littéraires (trois en l'occurrence, meilleur livre français sur le cinéma, meilleur album cinéma et meilleur livre étranger sur le cinéma). Il a beaucoup lu, indice de la relative bonne santé de l'édition cinéma. Et c'est au tour de N.T. Binh et Dominique Rabourdin de venir chercher leur prix pour *Sautet par Sautet*. C'est l'association réussie et bienheureuse entre l'iconographie et le texte qui légitime ce prix "album de cinéma". N.T. Binh ne manque pas de rappeler le travail de groupe qui a permis l'élaboration de ce livre somme. Car c'est tout autant le livre de Gisèle Sautet, l'épouse récemment disparue, indispensable collaboratrice, que de José Giovanni, ami fidèle, réalisateur et scénariste, décédé d'une hémorragie cérébrale en avril 2004. Le troisième prix décerné sera remis à l'éditeur Calmann-Lévy pour *Le royaume de leurs rêves, la saga des juifs qui ont fondé Hollywood*, de Ned Gabler.

C'est singulièrement Didier Fontan, court-métragiste français honoré pour son extravagant *Stricteternum*, qui nous parla de Serge Daney. Alors que son film semble aux antipodes de la cinéphilie de notre confrère disparu, c'est par sa parole que le jeune et fougueux réalisateur retrouvait la pensée dancysienne. Il traçait ce qui ressort du politique dans l'acte de faire du cinéma : manuellement, sans argent, par l'intermittence et avec la nécessité absolue de le faire ; et surtout par son travail de passeur avec des jeunes de Bobigny.

L'écho du politique venait aussi du champ de l'audiovisuel via la petite lucarne. Fait nouveau, le SFCC a remis ses prix télévision de la critique. Christian Bosséno, son plus éminent tuteur, nous toucha de quelques retours du refoulé



ENTRE POSITIVISTES : OLIVIER CURCHOD, MICHEL CIMENT, FRANÇOIS THOMAS



JEAN-CHRISTOPHE BERJON FELICITANT L'ÉQUIPE DE CINÉ-TAMARIS

lorsqu'il fut question de se remémorer ce temps évanescant (plus d'une génération tout de même...) où le SFCC rendait hommage, dès sa création, aux œuvres télévisuelles. Il faudrait aussi un jour faire l'histoire des retours...

Surgit sur scène Christian Nick. Entre farouche beauté et implacable douceur claque une voix et quelques vérités : une femme sur dix est battue, le suicide comme la délinquance augmentent. Comme la déshérence sociale et politique. "On en a encore pour longtemps" nous avertit ce pro-

ducteur récompensé pour le meilleur documentaire télé. Présent avec toute son équipe d'une *Chronique de la violence ordinaire* (France 2) les applaudissements accompagnaient cette conviction politique. *Nuit Noire* d'Alain Tasma, meilleure fiction télévisuelle (Canal +), était le double fictionnel mais ô combien avéré d'une autre violence française ; celle qui fit jeter à la Seine près de 200 Algériens le 17 octobre 1961 au Pont St Michel, sans parler des emprisonnements abusifs, tortures et disparitions. Le préfet de police de Paris à



LE QUINTETTE DE LA PETITE JÉRUSALEM : ELSA ZYLBERSTEIN, FANNY VALETTE, BRUNO TOSDESCHINI,



LE COCKTAIL BAT SON PLEIN AU ROND-POINT

l'époque se nommait Maurice Papon. Le cinéaste ému, sachant à quel point porter un regard sur la réalité aujourd'hui semble biaisé, rend hommage à son acteur Thierry Fortineau (mort d'un cancer une semaine après notre fête) qui a su "rendre vivant un discours de fonctionnaire". Sa parole résonne encore.

C'est une autre première, totale cette fois, pour la SFCC d'avoir créé en 2005 le prix du meilleur DVD (et coffret). Philippe Rouyer soulève un paradoxe. Comment donner un unique prix au meilleur DVD de l'année alors qu'une double logique est en place sur le marché de l'édition : le film ou

le coffret avec l'accompagnement critique, les fameux bonus. L'ombre portée de Renoir nous accompagna toute cette année passée, entre floraison d'hommages à la nouvelle Cinémathèque Française et diverses éditions (livres, documents audiovisuels.) L'édition DVD de *La Règle du Jeu*, aux Editions Montparnasse, fut sacrée comme meilleure d'entre toutes ; artisan de ses bonus, Olivier Curchod l'avoua : "Jean Renoir y est pour beaucoup, ce n'est pas moi, c'est le matériel".

Une femme sans âge arrive. Photographe, cinéaste, vidéaste. Ce soir elle me sembla orientale et grise par ses

PALMARÈS 2005

Meilleur film français
DE BATTRE MON CŒUR S'EST ARRÊTÉ
de Jacques Audiard

Meilleur film étranger
A HISTORY OF VIOLENCE,
de David Cronenberg

Meilleur premier film français
LA PETITE JÉRUSALEM, de Karin Albu

Meilleur court métrage
STRICTETERNUM, de Didier Fontan

Meilleur film de télévision (fiction)
NUIT NOIRE, d'Alain Tasma

Meilleur film de télévision (documentaire)
CHRONIQUES DE LA VIOLENCE
ORDINAIRE, de Pierre Bourgeois, David Carr-Brown, Patricia Bodet, sous la direction de Christophe Nick

Meilleur DVD (film)
LA RÈGLE DU JEU
(Editions Montparnasse)

Meilleur DVD (coffret)
CLEO DE 5 A 7 - Daguerrotypes
(Editions Ciné-Tamaris)

Meilleur livre français sur le cinéma
"L'AVANT GARDE" AU CINEMA,
de François Albera

Meilleur livre étranger sur le cinéma
LE ROYAUME DE LEUR RÊVES -
La saga des juifs qui ont fondé Hollywood,
de Neal Gabler

Meilleur album sur le cinéma
SAUTET PAR SAUTET,
de N.T. Binh et Dominique Rabourdin

éclats de soie satinés. Elle préfère boni à bonus. Sait-elle qu'elle vient d'offrir à l'illettrée que je suis une leçon de latin ? Le jury (7 personnes) a longuement hésité entre *Baby Cart* et son *Cléo de 5 à 7 - Daguerrotypes*. Militant de cette "autre manière de faire de la critique", Philippe Rouyer lui décerne donc le prix du coffret.

Lorsque le maître de cérémonie Yves Alion nous lança une devinette, je n'ai vu aucune main la rattraper. Il s'agissait de découvrir le prix du meilleur film français de l'année. *De battre mon cœur s'est arrêté* : ce vers d'une chanson de Dutronc, *La Fille du Père Noël* (1966), est désormais

le titre d'un film où Jacques Audiard se réfère aussi à Robert Bresson. D'une élégance un brin décadente, raffinée et caustique, l'homme au crâne luisant mais au regard affûté a eu, pour parler de la critique, des hésitations calculées qui ont fait hurler de rire et de plaisir une salle conquise. Il a su traverser tous les aléas de la morale, sachant rendre hommage aux purs et durs des *Cahiers* version maoïste, de Daney à Skorecki toujours, et à *Positif*. Il remercie Michel Ciment qui lui a fait découvrir *Fingers* de James Toback. Découvrir des films singuliers lui a permis de faire autrement du cinéma. Entre le voir et le faire, la critique tient pleinement son rôle de passeur.

La présence de Jean-Christophe Berjon pour annoncer le prix du meilleur premier film français fut un indice fort, car il est aussi délégué de la Semaine Internationale de la Critique à Cannes. Et cette année encore, après *Depuis qu'Otar est parti* de Julie Bertuccelli en 2004 et *Brodeuses* d'Éléonore Faucher en 2005, une autre femme, au film révélé par la SIC, gagne le prix. Karin Albu la réalisatrice est en Israël et ce sont ses comédiens principaux de *La Petite Jérusalem* qui montent sur scène. Peut-on dire d'une femme qu'elle irradie de cuir ? Elsa Zylberstein, moirée de soie noire, aux jambes enlacées de cuir froissé nocturne, faisait entendre une voix d'une extrême délicatesse. Elle nous parla de rouages, de corps comédien instrument qui se laisse traverser par les rêves du cinéaste. La jeune et gracieuse Fanny Valette écoute, Bruno Todeschini sobre et élégant acquiesce. Il sort à peine d'une autre rencontre décisive, celle d'avec Nobuhiro Suwa pour un *Couple parfait*.

Ce n'est pas un Américain et pourtant son dernier opus ne nous parle que de ça, d'une inestimable transmission dans le sang, et par là d'une histoire certaine de l'Amérique. Francophile, cinéophile, cinéaste cérébral et sexuel (c'est la même



DES AGAPES BIEN GAGNÉES

chose) David Cronenberg avec *A History of Violence* remporte le prix du meilleur film étranger de l'année. Son distributeur fidèle de Metropolitan Export nous lit une lettre (en anglais) qu'il nous a écrite pour l'occasion. Il dit son état d'étranger dans ses terres au Canada, tout comme son territoire trouvé au cinéma. Il témoigne de sa reconnais-

sance envers la cinéphilie française et comment la critique lui fut et lui reste capitale. Et, en français dans le texte... "Vive le cinéma, vive le cinéma français !"

NADIA MÉFLAH

Silence, on dépouille !

Epiphanie au Syndicat : nous avons fixé au 6 janvier la date limite de notre scrutin annuel, désignant les meilleurs films de l'année écoulée.

Instant toujours émouvant, l'ouverture des "urnes" où, depuis un mois, sont déposés les bulletins de vote arrivés par voie postale ou manuelle. Marion empile les enveloppes et les ouvre tandis qu'Hélène, notre benjamine, s'apprête face à moi à décompter les voix : la double comptabilité élimine en principe tout risque d'erreur.

Pour le meilleur film français, assez vite l'affaire est dans le sac. Jacques Audiard, avec *De battre mon cœur s'est arrêté*, se détache sans grand mal et termine à 89 voix, contre 67 au *Caché* de Michael Haneke. Loin derrière, on a *Les Amants réguliers* de Philippe Garrel (36), *Le Petit lieutenant* de Xavier Beauvois (35), puis *Le Cauchemar de Darwin* d'Hubert Sauper (26), *Le Promeneur du champ de Mars* de Guédiguian (23) et *Gabrielle* de Patrice Chéreau (17).

Moins de suspense encore pour notre Prix du meilleur premier film français. *La Petite Jérusalem* de Karin Albu emporte 105 voix. Nous avons eu un certain flair en affichant, en couverture du précédent numéro de La Lettre, la frimousse de Fanny Valette ! Viennent ensuite l'insolite *Innocence* de Lucile Hadzihalilovic (42 voix), la très plébiscitée par le public *Marche de l'Empereur* (37), le déjà deluquisé *Douches froides* (26) et le télévisuel *Nuit noire* (15) qui récoltera, c'est logique, un Prix télévision.

Plus dure sera la lutte entre les deux films les mieux placés pour être notre

meilleur film étranger. Sera-ce Clint Eastwood avec *Million dollar baby* ou David Cronenberg avec *A history of violence* ? C'est le moment de couper la galette, Epiphanie oblige, pour se donner du courage.

Une fois, deux fois, trois fois, l'un ou l'autre des rivaux prend la tête. J'ai ma préférence, j'ai donné trois points à l'un des deux (je ne dirai pas ici lequel), et je sens la tension monter de seconde en seconde.

Les deux films sont toujours au coude à coude quand Marion soulève un point de procédure : six bulletins sont arrivés anonymement, et donc ne sont pas réglementairement valables. Que faire ?

J'en profite pour rappeler ici que le nom de tout votant doit être mentionné au dos de l'enveloppe d'envoi (faute de quoi n'importe qui pourrait voter plusieurs fois impunément !). Ceci ne nuit en rien au secret du vote, puisque l'enveloppe intérieure est cachetée. Quant à ceux qui votent par fax ou par mail, ils assument évidemment que leur choix puisse être connu - mais qu'ils se rassurent, nous avons au Syndicat le sens de la discrétion.

En l'occurrence, conscients par ailleurs que le résultat n'en serait point affecté, nous décidons de respecter la règle et de compter pour nuls les votes anonymes. C'est d'un cheveu que Cronenberg (61 voix) l'emporte sur Clint Eastwood (56). Un peu plus loin, suivent Woody Allen (*Match point*, 37), les frères Dardenne (*L'Enfant*, 27), Jim Jarmusch (*Broken Flowers*, 20) et *Les Noces funèbres* de Tim Burton (15).

On vérifie la concordance des comptes, ils tombent juste. Hélène pousse un petit cri de joie, tout le monde se tourne vers elle : elle vient de croquer la fève.



GÉRARD LENNE

Conseil syndical du 31 janvier

Principales décisions

Le Conseil s'est réuni au CNC le 31 janvier 2006 à 14 h 30, en présence de de tous ses membres, ainsi que de Jacques Zimmer, Président d'honneur.

1. Vote des dépenses prévisionnelles

Jean-Paul Combe, trésorier n'est pas encore en mesure de présenter un véritable budget prévisionnel

2006 en raison des incertitudes qui subsistent encore concernant les ressources de l'exercice. C'est donc un état des seules dépenses prévisionnelles qui a été approuvé par le Conseil, pour un montant total de 305 401 €.

Charges fixes. Les salaires ont crû cette année, eu égard au travail accompli : 113 881 €. Les services extérieurs : 180 720 €, dont 32 000 € pour les locations immobilières, 37 550 € pour les honoraires, 31 180 € au titre des publications, 29 500 € pour les déplacements et missions et 27 600 € pour les frais de réception.

Ressources. Elles restent difficiles à évaluer, notamment en ce qui concerne l'apport des sponsors. On connaît cependant une baisse de la subvention du CNC. En deux ans, on observe une diminution de cette ressource importante.

Partenariat de la semaine. Rémi Bonhomme fait un premier point sur les partenariats de la Semaine de la Critique et en particulier des nouveaux sponsors : Audiens, TV5, et l'Agence d'animation d'effets spéciaux qui réalise une bande-annonce et l'habillage de l'espace Miramar.

Cotisations. Il convient de s'assurer de leur bonne rentrée. Il est décidé que les membres qui ne seraient pas à jour le 30 avril 2006 ne pourront pas participer aux scrutins de l'Assemblée Générale, sauf régularisation de leur situation au jour fixé pour celle-ci.

2. Bilan de la soirée de remise des Prix de la Critique du 30 janvier 2006

La cérémonie a été de bonne tenue, bien conduite et appréciée. Les nouvelles récompenses, Télévision et DVD, ont témoigné de nos capacités de réactions et d'innovation. Les deux prix Télévision ont suscité des échos dans des organes qui ne signalaient pas d'ordinaire nos prix, ainsi *La Croix*, *Le Figaro*, *L'Humanité*.

Le problème du dîner et de son prix reste posé. 47 repas ont été servis, dont seulement 25 pour nos adhérents (10 % de notre effectif). Le coût total s'est élevé à 3 320 €, plus auxquels s'ajoutent les 2 800 € du cocktail. La question est ouverte, sachant que nous restons très attachés au *Théâtre du Rond Point*, lieu de culture qui nous accueille depuis trois ans.

3. Vie syndicale

Adhésions. Sept candidatures nouvelles ont été acceptées depuis notre dernier conseil. Nous souhaitons la bienvenue à Adrien Gombeaud, Dominique Martinez, Delphine Valloire, Réjane Vallée, Bruno Bouvet, Caroline Gourdin et saluons le retour très apprécié de Christian Viviani.

Cartes vertes. Bernard Hunin s'est acquitté de sa mission dans un contexte beaucoup plus tendu que les années précédentes, du fait d'une sévérité accrue de la Fédération des exploitants consécutive à la baisse de la fréquentation des salles.

Jurys Fipresci. Grégory Valens fait le point sur la Fipresci et ses jurys. Lors de

l'exercice 2005, 38 candidatures ont été présentées, émanant de 26 adhérents. 15 d'entre eux ont été retenus par la Fipresci, pour 18 postes de jurés.

5. SIC 2006

Le Délégué Général J.-Ch. Berjon fait le point. Il souligne la difficulté préoccupante de proposer un budget prévisionnel en équilibre pour la SIC 2006, du fait de la réduction de la subvention du CNC. Le calendrier des projections révèle une augmentation réelle du nombre de films présentés à notre sélection. Déjà près d'une centaine de films vus.

L'affiche. Elaborée par "Les bons faiseurs", elle, sera choisie parmi différents projets le 17 février.

Caméra d'or. Election de notre représentant au jury de la Caméra d'or 2006. Alain Riou est élu par 12 voix sur 14.

5. Questions diverses

Le nouveau "mémento" du SFCC comporte quelques inexactitudes. Une page d'errata à son format glissée dans les exemplaires restants et diffusée par courriel.

Les "cartes rouges" destinées aux nouveaux adhérents devront être établies afin qu'ils puissent bénéficier sans délais de ses avantages.

CHRISTIAN BOSSÉNO

Yves Boisset

Les combats d'un trublion



Un homme qui a vu 50 fois *La Nuit du chasseur* ne peut pas être un réalisateur nul. Fan de Mankiewicz, Lang et Sternberg, Boisset fait partie, comme Alain Corneau ou Jean-Claude Missiaen, de ces cinéastes-cinéphiles qui ne dédaignent pas le polar ou l'aventure. Les circonstances, le contexte de l'après-68, ont fait de lui un chef de file du cinéma dit engagé, voire contestataire, désormais classé sous le label "fiction de gauche". Nous l'avons invité à l'*Elysée-Lincoln* le 11 octobre 2005, autour d'une projection de *Allons-z'enfants*.

Il nous a apporté sa copie personnelle de ce film devenu rare, qui n'est passé que deux fois à la télévision depuis 1981. *Canal Plus*, qui en détenait cinq, les a détruites en catimini, comme 30 000 autres copies de films. On regrette encore que Lucas Belvaux, qui était le jeune protagoniste de *Allons-z'enfants*, engagé comme figurant et devenu vedette, n'ait pu nous rejoindre ce soir. Et le débat commence.

D'emblée, Yves Boisset refuse l'étiquette de cinéaste politique, parce que "tout film

est politique". Ou encore, précise-t-il, parce que "Le cinéma est un cas particulier de la politique". N'a-t-il pas encouru la haine implacable d'un Raymond Marcellin, ministre de l'Intérieur de Pompidou ? Ses producteurs n'ont-ils pas subi le chantage fiscal d'un Charles Pasqua comme d'un Michel Charasse ?

Yves Allion pose un constat : le dernier Boisset sorti en salles fut *La Tribu*, en 1990. Choix ou nécessité ? Les deux assurément : "depuis 1981 en gros, il n'y a plus en France de cinéma "insolent", il y a une demande de spectaculaire qui tue le cinéma psychologique à la Sautet".

On lui a beaucoup reproché de faire un cinéma simpliste, manichéen. Or qu'y a-t-il de plus complexe que l'affaire Ben Barka, dont il a tiré *L'Attentat* ? Il assume la nécessité d'être relativement manichéen. C'est parfois la presse qui a grossi le trait. Ainsi, ce critique écrivant que, dans *R.A.S.*, Bruno Cremer joue pour la 50^e fois un officier para. Alors qu'il ne le fut qu'une seule fois, dans La 317^e section, et que par ailleurs Cremer ne joue pas dans *R.A.S.* !

Pierre Murat évoque cette belle époque

du cinéma de combat, lorsque les applaudissements saluaient, dans *Le Juge Fayard dit le shérif*, les passages citant le SAC, la police parallèle gaulliste de sinistre mémoire. Le pouvoir d'alors ne fit pas de cadeau au trublion Boisset. Evocation de ces interdictions de tourner dans les lieux publics (ce qui comprend les gares, les bureaux de poste ou les rues), de ces tracasseries administratives pour contrecarrer le tournage de *L'Attentat*... et les astuces déployées pour s'en sortir. Le tout menant à une réflexion sur le désengagement politique des jeunes, aujourd'hui.

Christian Bosséno s'attache ensuite, nul ne s'en étonnera, aux rapports de Boisset et de la télévision, entamés en 1966 avec un épisode de la série "Rouletabille", *Le Parfum de la Dame en noir*, relancés en 1987 avec *La fée carabine*, film plus politique qu'il n'y paraît, dont l'insolence agaça TF1. Boisset s'y spécialise dans les énigmes politiques et les erreurs judiciaires : Jean Moulin, Seznec, Dreyfus. Sur cette fameuse affaire, il relève qu'il n'y eut rien, chez nous, depuis Méliès (mais en Allemagne, un film nazi). Absolue était

Principaux films

- 1968 Coplan sauve sa peau
- 1970 Un condamné
- 1972 L'Attentat
- 1973 R.A.S.
- 1975 Dupont-Lajoie
- 1977 Le juge Fayard dit le Shérif
- 1981 Allons-z'enfants
- 1987 La Fée Carabine (TV)
- 1995 L'Affaire Dreyfus (TV)
- 1997 Le Pantalon (TV)
- 2002 Jean Moulin (TV)



AVEC PIERRE MURAT

l'opposition d'une armée française obsédée par le complot judéo-maçonnique... Dès que son projet est annoncé, en 1988, les pressions se multiplient. Son ami le comédien Philippe Léotard lui fait rencontrer son frère François, alors Ministre de la Défense. Celui-ci organise une rencontre au Ministère avec l'Etat-major de l'armée que commande l'amiral Lanxade. Accueil glacial. Dès qu'ils ont tourné les talons, le Ministre grommelle contre cette "bande de cons" et signe toutes les autorisations de tournage à l'Ecole militaire.

Et c'est l'anecdote stupéfiante que Boisset ne se lasse pas de raconter : convoqué par le général dirigeant l'Ecole, il s'entend dire, non sans franchise, que celui-ci obéira aux ordres mais fera tout pour lui mettre des bâtons dans les roues. Et, au moment de le quitter : "Regardez-moi dans les yeux. On m'a dit que vous étiez un homme honnête. Jurez-moi que vous pensez que le Juif était innocent". Du coup, *Le Pantalon* sera tourné entièrement en Belgique.

Un retour au cinéma est néanmoins possible. Boisset prépare un film sur l'histoire de Pauline Dubuisson, tondu à la Libération à Dunkerque à l'âge de 17 ans, meurtrière à Lyon dans les années 50. On espère le voir un jour.



AVEC CHRISTIAN BOSSENO

Rendez-vous

Cédric Klapisch

L'optimisme n'est pas un défaut

Dans le cadre des Rendez-vous du Syndicat de la critique, Cédric Klapisch était avec nous mardi 20 décembre au cinéma Le Lincoln, autour de son premier film, *Riens du tout*.



Il y tenait, Cédric Klapisch, à cette projection de *Riens du tout*. Car il ne l'avait pas revu depuis sa sortie, en 1992. "Par principe, je ne revois pas mes films, explique-t-il au public du Lincoln dans une salle archi-comble. Mais là, c'est mon premier et je suis curieux de voir ce qu'il donne aujourd'hui..."

Place d'abord à une présentation du réalisateur au regard de son œuvre. De ses succès récents, *L'Auberge espagnole* et de sa suite, *Les Poupées russes*, qu'il a tourné à chaque fois "de manière très spontanée, rapidement, presque comme un brouillon", au contraire de son film fantastique *Peut-être* ou de son polar *Ni pour ni contre*, "qui n'ont pas bien marché, alors que ce sont des

films sur lesquels j'ai le plus durement travaillé au niveau de la mise en scène." Peut-être que le travail et le sérieux ne sont pas ce qui frappe d'emblée chez Cédric Klapisch, cinéaste qui s'étonne d'être "catalogué optimiste, comme si c'était un défaut..." Au journaliste Yves Alion qui tente de lui demander s'il préférerait les années 70 du *Péril Jeune* aux années 90 de *L'Auberge espagnole*, ou plutôt s'il regrette le communautarisme des premières au profit de l'individualisme des secondes, le cinéaste préfère nuancer : "Chaque époque a ses avantages" ou "Les utopies sont toujours un peu ridicules". A choisir, il aurait "bien du mal à le faire". Cédric Klapisch ne jugea pas utile de rappeler ses récentes prises de

positions électorales en faveur de l'Europe. Tout juste de répéter du bout des lèvres que les jeunes ont apprécié son film "parce qu'ils se sont reconnus dans l'histoire d'un Français qui apprend à être un étranger et qui comprend qu'être étranger, ça arrive aussi à des Français". Il préfère plutôt s'étendre sur le style qu'il revendique (un "minimalisme baroque"), sur son dernier coup de cœur (*Match Point*, de Woody Allen), sur les progrès récents de Romain Duris, acteur qu'il a, même s'il s'en défend, contribué à révéler en le faisant tourner cinq fois depuis *Le Péril jeune*, ou sur la notion de fidélité et son regret de ne plus tourner avec des gens qu'il apprécie (Jean-Pierre Darroussin, Karin Viard ou Fabrice

Filmographie (longs métrages cinéma)

1986 In Transit (CM)
1989 Ce qui me meut (CM)
1992 Riens du tout
1994 Le Poisson rouge (CM)
1994 Le Péril jeune (TV)
1995 La Chambre (CM)
1995 Chacun cherche son chat
1996 Un air de famille
1999 Peut-être
2001 Ni pour ni contre (bien au contraire)
2001 L'Auberge espagnole
2004 Les Poupées russes



AVEC JULIO FÉO

Luchini). Après la projection de *Riens du tout* où chacun a pu voir combien ce film, sorti en 1992, n'avait rien perdu ni de son humour, ni de son actualité (il s'est passé à la Samaritaine la même chose que dans les Grandes galeries du film), le cinéaste est revenu sur les conditions précaires de ce tournage dans un grand magasin désaffecté où, faute de moyens, l'équipe passa son temps à déplacer les figurants et le mobilier pour donner l'illusion que le magasin était plein. C'était le premier film de Cédric Klapisch, un succès "en dépit de toutes les erreurs qui m'ont sauté aux yeux, là, en le revoyant." Même s'il s'en doute et si cela le désespère, personne n'a osé en rajouter dans le public pour lui dire que c'est peut-être justement cette imperfection-là qu'on apprécie le plus dans son cinéma.

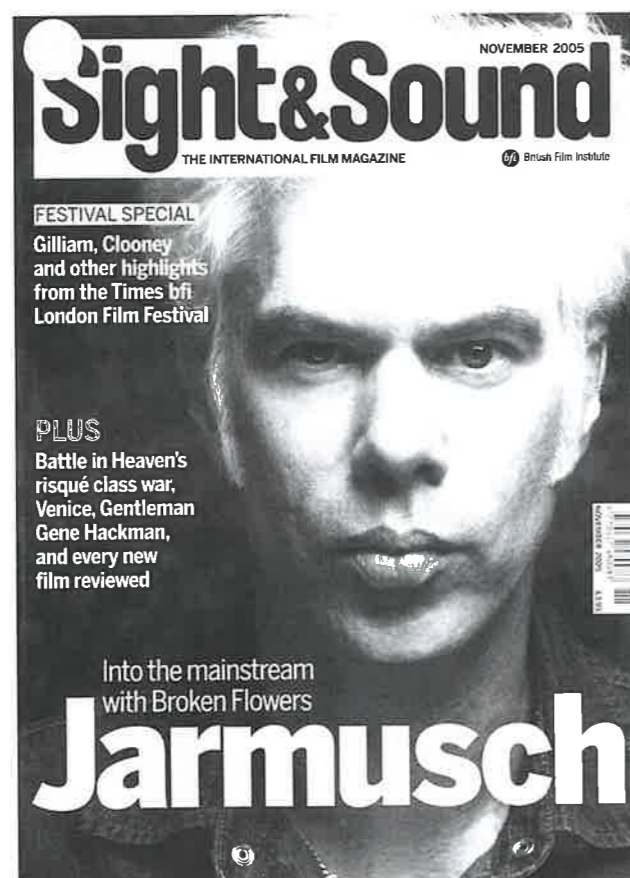


AVEC JEAN-CLAUDE CARRIERE

SAKURAKO UOZUMI

Panorama de la critique britannique

Au pays où le cinéma représente avant tout un divertissement et une "industrie de cottage" selon l'expression consacrée, et où le Film Council, organisme public chargé d'aider le cinéma créé voici 5 ans, ne trouve rien de mieux que de financer de grosses coproductions hollywoodiennes avec les deniers publics, la critique cinématographique ne saurait peser lourd.



A l'instar de l'importance politique très réduite du ministère de la Culture, introduit seulement à l'arrivée de Tony Blair au pouvoir, connu sous le sobriquet de Ministry of Fun (il est chargé également de gérer les sports, la loterie nationale, les médias et les monuments historiques), la critique de cinéma semble appartenir à l'arrière-cuisine du journalisme

britannique. Rarement considérés, nombreux sont les critiques à avoir accepté d'écrire sur le cinéma, faute de mieux. Les rédactions en chef des grands quotidiens, dits sérieux, comme *The Guardian*, *The Times*, *The Daily Telegraph*, *The Independent*, ainsi que des éditions dominicales comme *The Observer* demandent à leurs critiques maison d'être finalement davantage au fait

des derniers potins plutôt que de connaître leur histoire du cinéma sur le bout des doigts.

Ainsi, Jason Solomon, ancien journaliste sportif, cinéophile, aujourd'hui critique pour *The Observer*, tient-il une rubrique intitulée Trailer Trash, autrement dit, ragots de la bande dans laquelle il égrène les confidences



THE GREAT ECSTASY OF ROBERT CARMICHAEL
PLÉBISCITÉ EN FRANCE, CONTROVERSÉ EN GRANDE-BRETAGNE

recueillies lors de soirées de premières sur Leicester Square. A côté de ce parti-pris éditorial pour le moins racoleur, cohabitent cependant toujours les grandes signatures de la critique britannique comme celles des vétérans Philip French (*The Guardian*/*The Observer*), Derek Malcolm (*The Evening Standard*) et celles des jeunes quadragénaires Jonathan Romney (*The Independent on Sunday*), ou encore Chris Darke (*Sight and Sound*), tous auteurs d'ouvrages et monographies de qualité sur le cinéma. A *Time Out*, l'excellent Geoff Andrew, critique à mi-temps et programmeur à la cinémathèque de Londres de l'autre, continue à distiller ses critiques courtes, sagaces et érudites.

Côté tabloïds et presse populaire, la critique tourne presque toujours au vinaigre, ou plutôt au vitriol, ou bien carrément à la publicité détournée. Les critiques n'en sont pas réellement, ils seraient plutôt des "célébrités" à qui l'on a confié le soin de démolir ou d'encenser un film. Le célèbre Alexander Walker, critique sérieux et réputé même si fantasque aujourd'hui disparu, a laissé voici deux ans sa place à la

tête des pages cinéma de *The Evening Standard*, à Will Self, ancien toxicomane ayant fait de son addiction un livre best-seller et devenu satiriste à la mode. Cependant, même dans un grand quotidien comme *The Guardian*, les jugements de Peter Bradshaw, ancien chroniqueur sportif devenu critique (encore !), laissent souvent pantois. Au *Daily Mail*, la page du critique Baz Bamigboye consiste presque exclusivement en potins de tournage plus intéressés par les dernières opérations chirurgicales des stars que par leurs prouesses dramatiques.

Partout règne le système du classement par étoiles qui gagne tous les ans un peu plus de terrain ; dernière victime à avoir succombé, *Time Out*. Seule *Sight and Sound*, revue légendaire tirant à quelque 10 000 exemplaires, appartenant au BFI et dirigée par Nick James, a su résister à la dictature des palmarès étoilés.

Aujourd'hui, si l'adoubement de la critique semble toujours nécessaire pour garantir le succès des rares films d'auteurs étrangers sortant chaque année dans les

quelques salles des grandes villes de Grande-Bretagne, elle semble n'avoir aucune influence sur les grosses machines parfaitement huilées et bénéficiant d'un gros P&A (Prints and advertising), notamment à la télévision.

Parfois, cependant, l'étincelle jaillit, comme à propos du premier film de Thomas Clay, *The Great Ecstasy of Robert Carmichael* (sélectionné à la Semaine de la Critique à Cannes 2005, sorti en France le 26 avril 2006) qui n'en finit pas de diviser la critique britannique. Une fois n'est pas coutume, certains critiques de la grande presse quotidienne, tel Andrew Pulver de *The Guardian*, se sont rangés du côté des tabloïds, dénonçant avec une virulence quelque peu étonnante la violence pourtant symbolique de ce film. Nul doute que sa sortie en Grande-Bretagne déclencherà une bataille d'Hernani salutaire pour la critique britannique.

AGNÈS CATHERINE POIRIER

Nouvelle fondation : les Prix Télévision de la Critique



EN HAUT : NATHALIE JACQUET, NADINE BUCCHARLES, FRANCE HATRON, HELENE MARZOLF, JEAN-MARIE DURAND
EN BAS : ERIC PAVON, CLAUDE BAUDRY, NATHALIE SIMON, JEAN-MARIE DURAND, BRUNO BOUVET

En 1953, déjà

Comme le cinéma, la télévision est un champ fertile de création, susceptible de faire naître des œuvres et de révéler des auteurs. Aussi le SFCC s'est-il, voici deux ans, ouvert au petit écran en accueillant désormais les critiques de télévision.

Ainsi élargi, il a retrouvé en fait la dimension et le périmètre qui avaient été ceux de la structure qui l'avait précédé, l'Association des critiques de cinéma et de télévision. Celle-ci décernait alors, à côté de ses prix cinéma toujours bien vivants aujourd'hui, un autre prix prestigieux, le Prix Télévision de la critique. Ce prix, qui a couronné les plus grands œuvres et les plus grands réalisateurs du petit écran : Marcel Bluwal, Maurice Failevic, Jean-Pierre Marchand, Jean-Claude Bringuier, Hubert Knapp, Marco Pico, Jean-Christophe

Averty et bien d'autres, avait été attribué pour la première fois en 1953 à Stelio Lorenzi, ce qui en faisait, après le Prix du Meilleur film français (alors Prix Méliès, né en 1946), notre Prix le plus ancien. Décerné jusqu'au début des années 80, il ne fut plus ensuite attribué. Considéré comme le prix le plus important récompensant le petit écran, il s'était attaché très vite, notamment sous l'impulsion de jurés comme Jacques Siclier, Jacques André et André S. Labarthe, à repérer les œuvres et les réalisateurs les plus novateurs. Ainsi en 1975, Maurice Failevic. C'est ainsi encore qu'en 1973, Hervé Baslé le recevait pour sa première fiction, *Les Trois morts d'Emile Gauthier*. Depuis ce réalisateur, qui avait démarré dans le documentaire, s'est illustré avec de grandes sagas sociales : sur les artisans (*Les Maîtres du pain*), les marins pêcheurs (*Entre terre et mer*), les paysans (*Le Champ Dolent*) et très récemment les ouvriers de la sidérurgie (*Le Cri*).

Il était logique que, dans l'esprit de notre ouverture à la télévision, nous fassions

renaître ce prix. C'est aujourd'hui chose faite !

La belle équipe

Une fois obtenu le feu vert du Conseil pour lui redonner existence, la première tâche avait été de constituer un jury représentatif des diverses facettes de la critique de télévision et auquel participent aussi quelques critiques de cinéma également téléphiles. Il a réuni 18 jurés (dont 8 membres du SFCC). Marie-Edith Alouf (*Politis*, SFCC), Nadine Bucharles (*Télé 7 jours*), Caroline Gourdin (*La libre Belgique*, *Télérama*, SFCC), Réjane Hamus (Maître de conférence à Evry, *Repérages*, SFCC), France Hatron (*Famille Chrétienne*, SFCC), Catherine Humblot (*Le Monde*, SFCC), Nathalie Jacquet (*Télé câble Satellite Hebdo*), Hélène Marzolf (*Télérama*), Nathalie Simon (*Le Figaro*), Karin Tshidimba (*La libre Belgique*), Catherine Wright (*Le Film Français*), Claude Baudry (*L'Humanité*), Christian Bosséno (*Télévision Française : La Saison*, SFCC), Bruno Bouvet (*La Croix*, SFCC), Jean-Marie Durand (*Les Inrockuptibles*), Bernard Hunin (*Famille Education*, SFCC), Eric Pavon (Télé Poche), Jean Rabinovici (*Zéro de conduite*, SFCC).

Le Jury s'est réuni trois fois, au Centre National du Cinéma. Les deux premières réunions ont permis de définir les règles et le calendrier, puis de dresser, à partir des propositions de chaque juré et par agrégation de tous les programmes cités, deux listes : la première réunissait une soixantaine de fictions, la seconde quelques 120 documentaires. En effet, le groupe avait décidé d'innover par rapport à la pratique ancienne, et d'attribuer deux prix : le premier récompensant une fiction, le second un documentaire. Tous les formats (du programme court à la série en plusieurs épisodes de long métrage) pouvaient concourir. Les deux listes ainsi établies étaient adressées à

chaque membre du jury pour servir de bulletins de vote. Comme pour nos prix cinéma, chaque juré élisait trois titres sur chaque liste et leur attribuait 3, 2 ou 1 points. Le dépouillement a été effectué rue des Jeûneurs sous la supervision de Marion Dubois-Daras qui a, par ailleurs, assuré le bon déroulement de toutes les étapes du concours. Une troisième séance validait ces résultats et entamait une réflexion pour l'organisation des prochains Prix.

Premiers élus

Le prix fiction a été attribué à *Nuit Noire* (Canal+, France3, Cipango) réalisé par Alain Tasma, sur un scénario de Patrick Rotman, dans le cadre d'une nouvelle collection de Canal+, évoquant des faits peu glorieux et longtemps occultés de notre histoire récente : ici la répression sanglante, par la police parisienne aux ordres du préfet Papon, d'une manifestation des "Français musulmans d'Algérie", le 17 octobre 1961. Parmi les autres fictions ayant récolté le plus de suffrages, *Clara Sheller* de Renaud Bertrand, mini-série

dans une minisérie de 3 x 52 mn. au ton jeune et décuplant (France 2) ; *A cran : deuxième année* d'Alain Tasma (encore !) et le surprenant *Kaameloot* (programme court et quotidien, d'Alexandre Astier, M6) témoignant d'une belle originalité d'écriture et d'un humour roboratif et décalé.

Pour les documentaires, fut couronné *Chroniques de la violence ordinaire* de Patricia Bodet, Pierre Bourgeois et Davis Carr-Brown, sous la direction de Christophe Nick (Novaprod, Andrew Orr, France 2), une impressionnante série de quatre documentaires d'auteur réalisés après une longue enquête auprès des habitants d'une cité de l'Oise. Arrivait en seconde position, une autre chronique, fruit elle aussi d'une approche au long cours, *Vallons-des-Pins, Liberté. Egalité. Fraternité* sur la vie d'un collège de Marseille classé en zone d'éducation prioritaire et réalisée, pour France 5, par Laetitia Moreau. On trouvait ensuite *Le Bonheur d'Alexandre* de Joël Calmette, puis *Les Survivants* de Patrick Rotman (France 3).

Les titres des deux programmes primés ont été proclamés le 28 janvier 2006 à Biarritz en prologue de la soirée officielle de remise des Prix du 18^e Festival Inter-



CHRONIQUES DE LA VIOLENCE ORDINAIRE

national des Programmes Audiovisuels, marquant ainsi l'importance de la renaissance de ces Prix Télévision de la Critique qui ont l'ambition de contribuer, dans le même esprit que celui qui animait Michel Mitrani, homme de cinéma et de télévision, le fondateur du FIPA, à la pleine considération des œuvres du petit écran et à la promotion d'une télévision de création, d'imagination et d'excellence. J'ai eu l'honneur et le privilège de remettre ensuite ces deux récompenses aux lauréats, le 30 janvier 2006, au Théâtre du Rond-Point, lors de la traditionnelle soirée des Prix de la Critique.

La renaissance de ces prix, bel exemple de la capacité d'innovation de notre syndicat qui marquait ainsi son intérêt pour la stimulation de la qualité sur les deux écrans, était ardemment souhaitée par les auteurs et les réalisateurs de télévision, orphelins trop longtemps de considération. La presse, notamment quotidienne, s'est fait l'écho de cet événement.



NUIT NOIRE

CHRISTIAN BOSSÉNO

Jean-Jacques Bernard

Critique à la télé

Faire de la critique de cinéma à la télévision, est-ce possible ? A quelles conditions ? Rares sont ceux qui y parviennent durablement. Afin d'y réfléchir, nous avons rencontré Jean-Jacques Bernard, aujourd'hui pilier de la chaîne Cinéma Classic, et par ailleurs membre fidèle de notre Syndicat.



Né à Bourg-en-Bresse en 1950, Jean-Jacques Bernard y fréquenta beaucoup *l'Eden* et *l'ABC*. Journaliste, il a fait son droit, puis Sciences Po à Lyon. Débutant tôt à la télévision, il a réalisé des reportages pour "Fenêtre sur", à Antenne 2. Collaborateur du mensuel *Première* depuis fondation, il y est resté 17 ans et y fut un éditorialiste incisif et lucide. Avec Jacques Fieschi et Bruno Villien, il participa aussi à l'aventure de *Cinématographe*.

Jean-Jacques considère la critique comme "une branche du journalisme", plutôt qu'un art littéraire, même s'il

reconnaît qu'elle peut l'être pour d'autres. "Je ne me permettrais pas d'écrire ce que je pense, précise-t-il, si je n'étais pas certain des informations contenues dans mes papiers". Le jugement importe aussi, mais vient après dans sa hiérarchie.

Un des monteurs de "Fenêtre sur" s'appelait Alain de Greef. C'est ainsi que notre ami entrera à Canal Plus, où on commence dès 1983 à travailler à la nouvelle chaîne avec des gens comme le réalisateur Mathias Ledoux et le dessinateur-graphiste Etienne Robial. Dès le lancement, Jean-Jacques réalise et présente une émission de promo composée de bandes-annonces,

Cinéma dans les salles, qui dure sept ou huit ans.

C'est alors que Pierre Lescure et Michel Thoulouze lancent un bouquet de chaînes câblées, dont *Ciné-Cinéfil*. Comme son ami Jean Ollé-Laprune, Jean-Jacques Bernard assure des présentations et anime "Le Club", émission hebdomadaire d'autopromotion qui très vite devient "culte" auprès des cinéphiles.

Période de liberté. "Nous pouvons alors parler de ce qui n'est pas dans le marché ni la coproduction, problème principal sur les chaînes hertziennes. Sur ces chaînes-là, parler de cinéma oscille entre la promo des

J.J.B. CAUSE DANS LE POSTE, DE 1983 (EN HAUT, PRÉSENTATION DE "HISTOIRES COURTES" SUR ANTENNE 2) À NOS JOURS (INTRODUCTION À DIVERS FILMS SUR CINÉMA CLASSIC).



productions maison et le soupçon de malveillance si on se risquait à critiquer celles de la maison concurrente. Tout se passe donc dans une courtoisie ambiante de la parole, en fait surveillée de très près par le BLIC, le Bureau de liaison de l'industrie cinématographique".

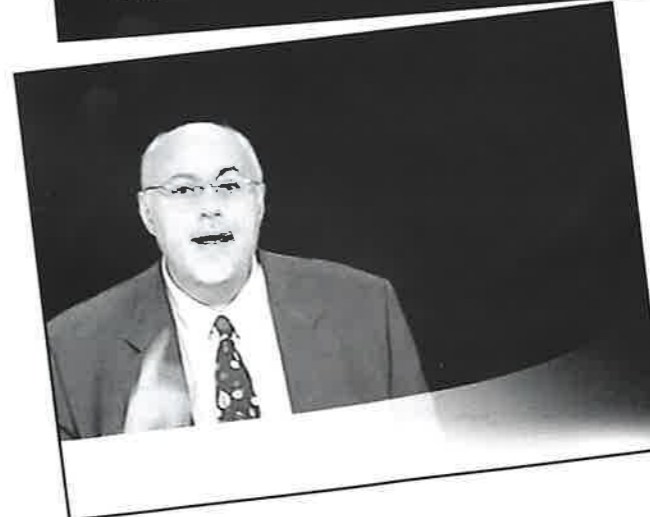
On comprend que les émissions d'affrontements critiques puissent fonctionner à la radio plutôt qu'à la télévision - la radio n'étant pas coproductrice ! On se souvient de la tentative d'acclimater le mythique "Masque et la Plume", vite court-circuitée par le vigilant et sourcilleux BLIC. Aujourd'hui, il y a bien "Le Cercle" sur Canal Plus, qui permet les avis contradictoires ; mais il n'est pas diffusé en clair, et son audience est limitée...

"Les chaînes se démultiplient, elles préfèrent acheter des films plutôt que de financer des émissions sur le cinéma. J'ai moi-même un projet..." Bien entendu, nous resterons discrets quant au projet que Jean-Jacques nous décrit alors, afin de lui laisser toutes ses chances.

En attendant, toujours débonnaire et souriant, il continue de présenter les films de Cinéma Classic. "Entre 2 minutes 30 et 3 minutes, une mise en contexte historique et critique, que je prépare très librement". Il a conscience en cela d'être un privilégié.

Mais il n'a pas rompu avec la presse écrite, il rédige chaque semaine pour *L'Express* des notes sur les films programmés à la télévision. Et de temps en temps réalise un "52 minutes" sur des auteurs, avec des interviews assortis de quelques extraits de films. Arthur Penn, Stanley Donen, Bertrand Blier, André Téchiné ou Michael Haneke sont déjà passés devant son micro. L'information toujours, obsession de Jean-Jacques Bernard, prémisse et complément d'une critique de cinéma à qui elle donne toute sa légitimité.

PROPOS RECUEILLIS PAR
GERARD LENNE



carnet de bord hivernal

Envers et contre tout, contre les préjugés, les injustices, voire les incompétences médiatiques, notre Syndicat peut être fier de sa Semaine. Cette année encore, une équipe enthousiaste a pris le départ, à la recherche de la perle rare, sous le signe de la stimulante punaise de son affiche. Son Délégué général décrit l'aventure...



AU COMITÉ DE SÉLECTION, ALEXANDRE CHABERT, JEAN-CHRISTOPHE BERJON ET MATHIEU CHÉREAU



Passée l'heure des dérushages, des nombreux bilans (financier, artistique, médiatique, événementiel...) concernant l'édition 2005 de notre *Semaine Internationale de la Critique*, venait, à l'automne, le moment des élections. Après celle du délégué général, l'élection du nouveau comité de sélection, véritable mise en route de cette *SIC* 2006. Vous le savez probablement déjà, contrairement aux autres sélections cannoises et à la plupart des festivals du monde, où les délégués généraux (ou directeurs artistiques) constituent tout naturellement leur équipe (choisissant leurs collaborateurs), la Semaine cultive à dessein la fibre démocratique. Consciente (et fière) du mandat de représentativité professionnelle et confraternelle qui lui incombe, la *Semaine* se doit à la totale

transparence, et à la totale ouverture. Année après année, le Conseil Syndical désigne ainsi, par des élections franchement arithmétiques, les sélectionneurs (impérativement membres de notre syndicat) qui entoureront le délégué général. Cette démarche rigide peut parfois se révéler injuste ; ce fut en partie le cas cette année où les sortants ont été fortement sanctionnés. Mais, parfaitement démocratique, elle accorde à tous les membres de notre syndicat les mêmes chances au moment de "candidater".

Le comité de sélection 2006 est ainsi constitué de deux "sortants" Patrice Carré (*Le Film français, CinéCinéma*) et Matthieu Chéreau (*Objectif Cinéma, Les Cahiers du Cinéma*), du "revenant" Sylvain Garel (*Ras le front*) et de deux "petits nouveaux" Pierre Murat (*Télérama*) et Alexandre Chabert (*Le Petit journal, Les Inrockuptibles*).

Incontournables (et rarement dés-agréables !) : les déplacements à l'étranger. Premier rendez-vous du calendrier, le festival coréen de Pusan, devenu sans doute le plus gros marché du cinéma asiatique. Rien d'étonnant donc d'y croiser aux côtés des Michel Ciment ou Jean-Michel Frodon, à la fois Olivier Père et Thierry Frémaux ! Mais aussi la fine fleur des festivals internationaux : Dieter Kosslich (entouré d'une armée de sélectionneurs berlinois), ou les Français Marie-Pierre Macia, Aude Hesbert (*Paris-Cinéma*) ou Alain Jalladeau, entre autres. Aujourd'hui, la Corée abrite sans doute la création cinématographique la plus vivante avec l'Argentine. Destination obligatoire, donc. À noter que le palmarès couronnait *Grain in ear*, film sino-coréen... étrenné à la *Semaine*



ZHANG LU, RÉALISATEUR DE *GRAIN IN EAR*, RECEVANT LE GRAND PRIX DU PIFI À PUSAN

de la Critique en mai dernier ! L'autre lauréat, *The Unforgiven*, sera, à son tour, très probablement sur la Croisette en mai prochain.

Tout au long de l'année, nos sélectionneurs sillonnent la planète, traquant la perle rare, à l'occasion des principaux festivals internationaux, mais aussi invités par les centres nationaux du cinéma. Parmi les pays visités cette année figurent l'Argentine, la Bulgarie, le Canada, l'Espagne, la Grèce, la Hongrie, l'Iran, Israël, l'Italie, le Mexique, le Portugal ou la Suède...

Voyage toujours, mais cette fois pour consolider un partenariat cher à la *SIC* : celui instauré par Claire Clouzot avec le tout jeune mais exceptionnellement dynamique Festival International de Morelia (Mexique) qui propose un véritable travail de fond consacré au court-métrage et au documentaire. La reprise des films de la *Semaine* y est toujours un régal de chaleur humaine et d'échanges artistiques passionnants. Thierry Jousse (*Les Invisibles*) et Karin Albou (*La Petite Jérusalem*) était, cette année, tous les



LA SIC TRÈS REPRÉSENTÉE À MORELIA : JEAN-CHRISTOPHE BERJON, PATRICE CARRÉ ET THIERRY JOUSSE AUX CÔTÉS DE NICK JAMES, RÉDACTEUR EN CHEF DE SIGHT & SOUND, À L'ISSUE D'UNE CONFÉRENCE DE PRESSE SUR LA CRITIQUE DE CINÉMA



LES SÉLECTIONNEURS AU TRAVAIL. AVEC L'AIDE D'HÉLÈNE AUCLAIRE, J.C.H. BERJON, ALEXANDRE CHABERT ET SYLVAIN GAREL S'APPRÊTENT À VISIONNER

deux du voyage ; Patrice Carré comptant, lui, parmi les jurés de la compétition court-métrage. Cet échange intense avec la

structure la plus innovante de cet autre pays émergent du jeune cinéma mondial est un orgueil pour la *Semaine de la*

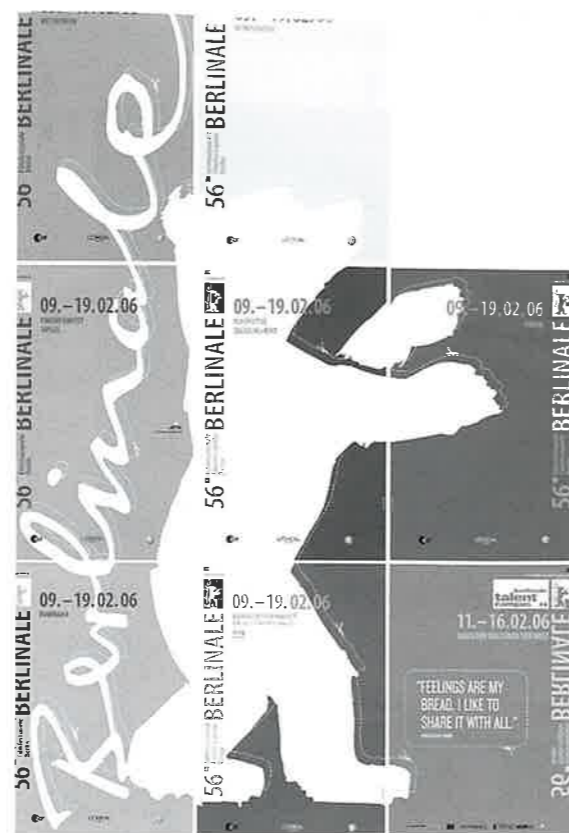


Critique. Comme l'est la reprise de notre programme à Beyrouth, nouveauté de l'année 2005 orchestrée par Rémi Bonhomme.

Rendez-vous essentiel du début d'année, la Berlinale a, cette année, osé un concept fort : une seule affiche-puzzle constituée des 8 affiches des différentes sections et manifestations thématiques du festival. La façon la plus claire qui soit d'exprimer que le rendez-vous berlinois est un tout cohérent. Que nous en sommes pas là à Cannes ! Et pourtant, n'aurions-nous pas tous énormément à gagner à travailler clairement main dans la main, spécifiant clairement nos "cahiers des charges" respectifs (celui de la *Semaine*

est incontournable : faire découvrir aujourd'hui le cinéma de demain). Même si les relations humaines entre sections sont cordiales et souvent "intelligentes", le chacun-chez-soi inspire parfois certaines guéguerres bien inutiles.

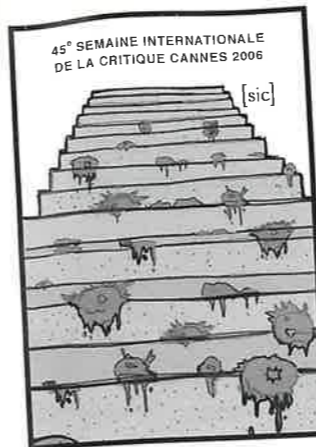
J.C.H. BERJON



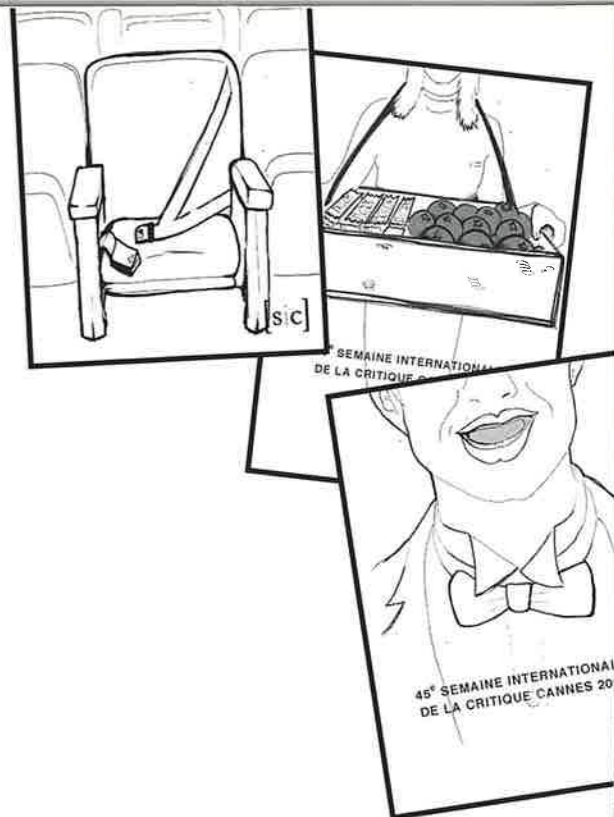
C'est notre ami Alain Riou qui a été choisi pour représenter la critique au sein du jury de la Caméra d'or 2006. Le plus cycliste d'entre nous a fait ses armes à Combat et vit se lever *Le Matin de Paris*. Pilier du *Nouvel Observateur* et de l'émission *Le Masque et la Plume*, cet homme de verbe et de verve a su garder l'œil vif, propre à la découverte.

Ephéméride

- 4 juillet 2005 : Conseil d'administration du Festival de Cannes
- 20 septembre 2005 : Conseil syndical
- 23 septembre 2005 : Conseil d'administration du Festival de Cannes
- 11 octobre 2005 : Entrevue avec M. Devevey, Président de la Fédération Nationale de la presse française / "Rendez-vous" au Lincoln avec Yves Boisset
- 9 & 15 décembre 2005 : Réunions de la commission d'attribution de la Carte verte
- 20 décembre 2005 : "Rendez-vous" au Lincoln avec Cédric Klapisch
- 4 janvier 2006 : Conseil d'administration du Festival de Cannes / Entrevue avec Véronique Cayla, nouvelle directrice générale du CNC
- 11 janvier 2006 : Commission de la Carte verte
- 13 janvier 2006 : Projections et jury pour le Prix du court métrage du SFCC
- 19 janvier 2006 : Réunion budgétaire pour la SIC au CNC
- 24 janvier 2006 : Entrevue avec Catherine Dénier, nouvelle Directrice générale du Festival de Cannes
- 30 janvier 2006 : Soirée des Prix du Syndicat au Théâtre du Rond-Point
- 31 janvier 2006 : Conseil syndical
- 23 février 2006 : Dernière réunion de la commission de la Carte verte



Pour la deuxième année consécutive, les bien nommés "Bons Faiseurs" nous ont généreusement apporté leur talent pour l'affiche de la Semaine. Et départager leurs projets n'a pas été facile ! Un trait commun de leur inspiration : la marginalité, l'originalité de la SIC considérée comme un petit festival dans le Festival. D'où ce clin d'œil cette parodie de la Palme reconstituée en piments rouges... Pour la beauté du geste car nous ne voudrions en rien blesser notre bienveillant grand frère. Exit également les tomates symboliques d'agressivité. Restait, dans la ligne de la "claque" non retenue pour 2005, ce protège-dents susceptible de dissuader certains. Tous nos films ne seront pas de coups de poing, certes. Mais on pourrait en dire autant, me direz-vous, de cette superbe punaise, équivalent très visuel du poil à gratter, inductrice d'une dimension "SM"... Sans doute, mais la force du projet, d'une simplicité digne de



DES AFFICHES AU XQUELLES VOUS AVEZ ECHAPPE

Savignac (du moins dans sa version graphique), l'a emporté sur d'autres finalistes : l'escabeau évoquant les marches mythiques (plus dure serait la chute !) ou ce fauteuil garni d'une ceinture de sécurité, promesse d'un sérieux décoiffage en mai... Le Délégué Général n'y était pas insensible, la majorité plébiscita la punaise. A son image, on peut espérer que la Semaine 2006 sera assez farce.



Jean-Max Causse, Jean-Marie Rodon et l'aventure des cinémas Action



L'AFFLUENCE DES CINÉPHILES, AUX TEMPS HÉROÏQUES DE L'ACTION-LAFAYETTE (SORTANT DE VOITURE, LE COFONDATEUR JEAN-MAX CAUSSE)

Du Secours à l'Action Lafayette

Jean-Max Causse est venu de Clermont-Ferrand. Passionné de cinéma, il a animé un ciné-club, a accompagné Claude Chabrol sur le tournage de *Beau Serge* et rêvait de réaliser. Jean-Marie Rodon vient de Grenoble. Il avait privilégié la lecture et fréquenté aussi le cinéma, mais en famille, le samedi soir, avec un goût particulier pour *La même vert-de-gris* et *Les femmes s'en balancent*, avec son acteur favori, Eddie Constantine. Tous les deux "montés" à Paris, dûment diplômés, vont se rencontrer par le plus grand des hasards après avoir réussi au même concours organisé par la compagnie

d'assurances *Le Secours* pour le recrutement de trois stagiaires. Jean-Max qui ne parle que de cinéma, fait germer la curiosité chez son collègue qu'il entraîne à la Cinémathèque. Jean-Marie va très vite partager la passion de son guide.

Au vrai, ni l'un ni l'autre n'envisagent sérieusement de faire carrière dans un bureau. Aussi quand ils découvrent, en 1966, en sortant de la cantine, à 200 mètres de leur bureau, un cinéma à vendre, *Le Lafayette*, 9 rue Buffault, les deux amis, qui ne connaissent pourtant strictement rien à l'exploitation cinématographique, l'achètent à son propriétaire, un rapatrié d'Algérie. Celui-ci, endetté, n'accorde que peu d'intérêt à la salle de cinéma qu'il a d'ailleurs réduite de 400 à 200 places pour installer le café boîte de nuit qui seul le motivait vraiment...

Métamorphose d'un cinéma de quartier

En peu de temps, grâce à de très bonnes idées et au goût du partage, les deux néophytes vont transformer la salle qui périclitait en un lieu attractif et vivant de la cinéphilie parisienne. Sous son nouveau nom pugnace la salle se dédie au grand répertoire du cinéma américain, visible seulement au *Mac Mahon* et à la Cinémathèque. Les grandes fusions des majors n'ont pas encore eu lieu et les deux fous de cinéma sont accueillis comme des princes dans les bureaux parisiens de Paramount, Fox, Universal (qui a toutes les copies des films de Douglas Sirk et dont l'attaché de presse est Bertrand Tavernier),

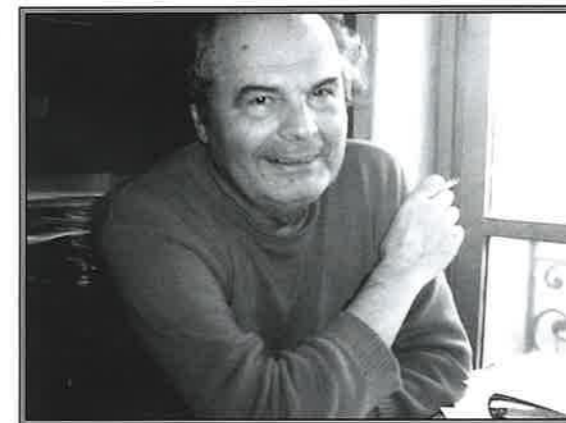
MGM, Columbia, Warner, etc., dont les caves "regorgent" de copies. Parallèlement ils réaménagent leur salle, éditent des tracts distribués au Quartier Latin et recrutent, en le faisant bien savoir, "les plus belles ouvreuses de Paris". Mais surtout, au sortir du bureau, Jean-Max et Jean-Marie rejoignent la salle où, profitant de la pléthore de films disponibles, ils organisent des cycles et initient la programmation d'un film nouveau chaque jour. Après les séances, ils entreprennent des discussions interminables avec les spectateurs passionnés de westerns, de films noirs, de comédies musicales, de mélodrames flamboyants, de films d'aventures de capes et d'épées et de burlesques. On se retrouve ensuite dans l'un des deux bistrotts voisins en compagnie de Bertrand Tavernier, François Truffaut, René Chateau, Jean-Louis Comolli, Jean-Louis Bory, François Guérif, Noël Simsolo, Alain Riou, Henry Chapier et tant d'autres.

Pas étonnant dès lors qu'en février 1968, aux premiers jours de l'affaire de la Cinémathèque, l'*Action Lafayette* devienne le premier siège du comité de coordination organisant la résistance à l'exclusion d'Henri Langlois.

Saga

Très vite les deux associés abandonnent les assurances alors même qu'ils viennent d'être promus chefs de service, pour se consacrer exclusivement à leur passion. De nouvelles salles sont successivement acquises : l'*Action République*, puis (enfin la rive gauche et le Quartier Latin !), l'*Action Christine* (1973) qui démarre sur un jackpot, l'immense succès de la re-sortie des Marx Brothers au Grand Magasin, puis l'*Action Ecoles* (à l'origine un petit local commercial !), enfin, rue des Ecoles encore, le *Grand Action* (ancien *Celtic*), cependant que l'*Action Lafayette* et l'*Action République* sont revendus.

La même présence, le même engagement, partagé avec l'ensemble du personnel (projectionnistes, caissières, ouvreuses), grande "famille" sans hiérarchie véritable, sans paternalisme non plus, fonde le succès de ces salles à la démarche militante, dont le commun dénominateur, outre bien sûr la découverte, est le souci partagé par tous d'échanger avec les spectateurs (1). Les plus grands noms du cinéma anglo-saxon honorent de leur présence les rétrospectives et festivals concoctés dans ces lieux de partage : Douglas Sirk, Stanley Donen, Samuel Fuller, Elia Kazan, Arthur Penn...



JEAN-MARIE RODON

Le paysage cependant a beaucoup changé et les grands mouvements de concentration des majors qui aboutissent souvent à des destructions massives de copies, rend la programmation plus difficile. Cependant, les amitiés nées à l'époque du Lafayette ont permis la création d'un réseau informel de fidélités. Causse et Rodon ont toujours su faire preuve d'initiative. Qu'il s'agisse, lorsqu'il n'y a plus de copie exploitable, de garantir au distributeur le financement d'une copie nouvelle (*Chantons sous la pluie* fut un des premiers exemples !) ou de se lancer dans la distribution, à la fin des années 70. Aujourd'hui Jean-Marie Rodon est à la tête d'un catalogue de 200 titres, tous précieux, dont *Casablanca*, *Gilda*, *Eve*, *En quatrième vitesse*, plusieurs Lubitsch dont *The Shop around the Corner*, *La huitième femme de Barbe Bleue*..., plusieurs Minnelli, etc.).

Ce travail au service du public et des films, s'accompagne de la publication régulière de notices filmographiques rigoureuses que beaucoup conservent, soigneusement classées ou glissées entre les pages de leurs ouvrages sur le cinéma. C'est en fait tous les fondamentaux du cinéclub que mettent en pratique les *Actions*.

40 bougies !

Les deux fondateurs se sont aujourd'hui séparés. Refusant de vendre l'entreprise, organisée en plusieurs sociétés sans la garantie de la poursuite inflexible de la ligne des *Actions*, soucieux de conserver le cap au groupe qui fêtera en décembre 2006 ses quarante années au service du cinéma et des spectateurs, Jean-Marie Rodon, désormais seul à la barre, n'entend pas prendre de retraite avant d'avoir pu former un successeur en qui il trouvera le champion de la poursuite de la mission et de l'éthique des *Actions*. Il a racheté les parts de Jean-Max Causse, et vendu le *Grand Action*, ne conservant que l'*Action Christine* et l'*Action Ecoles*. Jean-Max, quant à lui, n'a pas vraiment décroché puisqu'il poursuit, avec son fils, une carrière d'exploitant et de passeur cinéphilique et vient de racheter le cinéma *Le Quartier Latin*.

CHRISTIAN BOSSÉNO

(1) On ne s'étonnera pas de savoir que chaque employé(e) des Cinémas *Action* exerce par ailleurs une activité artistique (photographie, sculpture, peinture, écriture de scénarios...), réalise des expositions ou débute dans la réalisation de films. Ainsi Elise Girard, une des plus jeunes, salariée de la belle équipe comme attachée de presse depuis 9 ans, a pour sa part réalisé deux documentaires de 52 min pour la télévision : *Seuls sont les indomptés*, *les aventures des cinémas Action et Roger Diamantis ou la vraie vie*.

Vacances forcées à Bethléem



NORMA MARCOS ET SA NIÈCE YARA

israéliennes : "Vous avez un passeport français, mais vous êtes née à Bethléem, donc vous êtes Palestinienne !" Coup de tampon sur le passeport français avec la mention "Denial of entrance", refus de toute entrée en Israël.

Norma proteste et explique qu'elle vient rencontrer ses producteurs israéliens, Itai Tamir (producteur de *Mon trésor* de Karen Yedaya et de *Va, vis et deviens* de Mihaïleanu) et Mark Rozenbaum. Elle demande l'assistance d'une avocate israélienne, Gaby Lasky. Celle-ci lui évite de justesse l'expulsion via la Jordanie. Si cela avait été le cas, Norma Marcos n'aurait jamais pu revenir en Israël. L'action de son film, *Nouzha*, se déroule à Jérusalem-Est et ses futurs producteurs sont installés à Tel Aviv. Sa seule possibilité est alors de retrouver sa famille qui réside à Bethléem, avec l'interdiction israélienne de sortir de la ville.

En attendant qu'elle soit autorisée à retourner vers Paris via l'aéroport Ben Gourion de Tel-Aviv, Norma organise sa défense depuis Bethléem. Coups de fil et courriels lui permettent de mobiliser du monde à Paris. Les amis alertent des responsables politiques français qui interviennent auprès du Ministère des Affaires étrangères. Apprenant que notre Ministre Douste Blazy est sur le point d'effectuer un voyage en Israël et en Palestine, Norma Marcos prend le risque de se rendre à Jérusalem, sans permis, pour tenter de lui parler. Tout se passe bien et il l'écoute. Le Ministre intervient en faveur de la cinéaste lors de sa rencontre avec les autorités israéliennes, le 8 septembre. Le 10 septembre Norma quitte Bethléem pour prendre l'avion à destination de Paris à l'aéroport Ben Gourion.

Mais rien n'est réglé pour la production et la réalisation de son film. Elle est restée bloquée pendant 7 semaines à Bethléem dans l'impossibilité de travailler. Cela ne l'a pas empêché de réaliser avec sa caméra vidéo un documentaire de 30 minutes qu'elle a intitulé "En attendant Ben Gourion". Là, entre des images familiales, quelques plans sur le Mur où l'on peut entre autre lire la phrase "Bienvenue au Ghetto", elle entame un dialogue savoureux avec sa nièce Yara, âgée de sept ans. Cette dernière lui dit sérieusement, mais avec le sourire : "Si nous avons peur, les soldats nous tirent dessus. Si nous n'avons pas peur, ils ne nous tirent pas dessus". Et elle conclut : "Ce sont les soldats qui ont peur de nous. La vie est belle, mais les soldats nous gênent parce qu'ils tirent tout le temps..." Il lui est cependant arrivé de rêver qu'un char tirait sur la maison de sa grand-mère et tuait tout le monde. Yara alors plisse le front.

Dans son documentaire qu'on aimerait bien voir à la télévision et dans des salles de cinéma, un des amis parisiens de la réalisatrice, Dominique Dente, rappelle que "les films circulent égaux en droits sauf ceux des cinéastes comme Norma Marcos qui est dans l'impossibilité de se déplacer dans son propre pays. Comment peut-on alors faire des films ?" Aïdons Norma Marcos.

JEAN RABINOVICI

Parutions 2005 / 2

Histoire

Dictionnaire mondial des films de Jean-Claude Lamy et Bernard Rapp, Larousse. **Larousse du cinéma** sous la direction de Laurent Delmas et Jean-Claude Lamy, Larousse. **Le Cinéma muet** de Michel Marie, Les Petits Cahiers/ Cahiers du Cinéma/CNDP. **Films des années 40** de Jurgen Muller, Taschen, Cologne (Allemagne). **Les meilleurs films des années 90** de Jurgen Muller, Taschen. **L'Année du cinéma 2005** de Danièle Heymann, Isabelle Danel et Pierre Murat, Calmann-Levy.

Le Cinéma des Noirs américains : entre intégration et contestation de Régis Dubois, Editions du Cerf/Editions Corlet. **Le Cinéma hollywoodien classique** de Jacqueline Nacache, Armand Colin. **Les Européens dans le cinéma américain, émigration et exils** sous la direction d'Irène Bessière et Roger Odin, Presses de la Sorbonne Nouvelle. **Hollywood, la norme et la marge** de Jean-Loup Bourget, Armand Colin. **Le Star System du cinéma hollywoodien classique (1930-1960) à sa renaissance dans les années 80** de Barbel Sill, P. Lang, Francfort (Allemagne).

Histoire du cinéma espagnol de Jean-Claude Seguin, Armand Colin. **Histoire du cinéma italien depuis 1945** de Laurence Schifano, Armand Colin. **Le Cinéma japonais : une introduction** de Max Tessier, Armand Colin.

Histoire du cinéma français de Jean-Pierre Jeancolas, Armand Colin. **Le Cinéma des Français. 15 ans d'années trente (1929-1944)** de Jean-Pierre Jeancolas, Nouveau monde éditions. **Histoire(s) de films français : réalisateurs, acteurs, scénaristes...** sous la direction de Jean-Luc Douin et Daniel Couty, Bordas. **Cinquante ans de cinéma français** de René Prédal, Armand Colin. **La drôle de guerre des sexes dans le cinéma français 1930-1956** de Noël Burch et Geneviève Sellier, Armand Colin. **La Nouvelle Vague. Un cinéma au masculin singulier** de Geneviève Sellier, CNRS éditions. **La Nouvelle vague : une école artistique** de Michel Marie, Armand Colin. **Les Cousins des tricheurs : de la « qualité française » à la Nouvelle Vague** de Jean-Lou Alexandre, L'Harmattan. **Le Jeune cinéma français** de René Prédal, Armand Colin. **Le Cinéma est à nous**. Le PCF et le

cinéma français, de la Libération à nos jours, de Laurent Marie, L'Harmattan.

Les Genres au cinéma de Raphaëlle Moine, Armand Colin. **Le Film noir** Vrais et faux cauchemars de Noël Simsolo, Cahiers du Cinéma. **Le Film noir. Repères et ressources documentaires**, BIFI. **Le Surréalisme au cinéma** d'Ado Kyrrou, Ramsay Cinéma. **La Ville au cinéma** sous la direction de Thierry Jousse et Thierry Paquot, Cahiers du Cinéma. **La Ville au cinéma**, collectif, Artois Presses Université (Arras, Pas de Calais). **Le Western, Contrebande n° 13**, Université de Paris 5, Pantheon Sorbonne.



De Goya à Saura : échos et résonances, Publications du GRIMH-GRIMA, Bron (Rhône). **Shakespeare au cinéma** de Philippe Pilard, Armand Colin. **Tolstoï et le cinéma**, sous la direction de Valérie Pozner, Cahiers Léon Tolstoï n° 16, Institut d'études slaves.

Le Documentaire au cinéma, un autre cinéma de Guy Gauthier, Armand Colin. **Le Film animalier : rhétorique d'un genre du film scientifique** de Frédéric Calcagno-Tristant, L'Harmattan.

L'Ecrivain au cinéma de Steven Bernas, L'Harmattan.

Le Cinéma de Francis Vanoye. François Frey et Anne Goliot-Lété, Nathan, 2005. **Dictionnaire théorique et critique du cinéma**, sous la direction de Jacques Aumont et Michel Marie, Armand Colin. **Les Théories des cinéastes** de Jacques Aumont, Armand Colin. **Francesco Casetti : Les Théories du cinéma depuis 1945**, Armand Colin.

Vocabulaire technique du cinéma de Vincent Pinel, Armand Colin.

Cinéma et narrativité par Raymond Bellour, L'Harmattan. **Langage du cinéma narratif** de Paul H. Chevrier, Les 400 coups, Outremont (Québec, Canada). **Le Récit cinématographique** d'André Gaudreault et François Jost, Armand Colin. **Récit écrit, récit filmique** de Francis Vanoye, Armand Colin.

Analyse de l'image : cinéma et littérature de Laurent Aknin, Les Guides Pocket Classiques, Pocket n° 6283. **Précis d'analyse filmique** de Francis Vanoye et Anne Goliot-Lété, Armand Colin.

L'Image de Jacques Aumont, Armand Colin. **Le Cinéma du futur. Les enjeux des nouvelles technologies de l'image** de Laurence Alfonsi, L'Harmattan/Les Presses de l'Université Laval. **Les Images de synthèse : de la technologie à l'esthétique** de Laurent Jullier, Armand Colin.

Cinéma et philosophie de Dominique Chateau, Armand Colin. **Les Maîtres du sens** de Catherine Rihoit, Séguier, Biarritz (Pyrénées-Atlantiques).

L'Audio-vision : son et image au cinéma de Michel Chion, Armand Colin. **Esthétique du montage** de Vincent Amiel, Armand Colin.

Lalo Schiffrin : **Entretiens avec Georges Michel**, Rouge profond (Pertuis, Vaucluse).

Ecrire, tourner, monter : réaliser vos premiers films avec votre caméscope et votre ordinateur, Dixit. Réaliser ses films plan par plan. Concevoir et visualiser sa mise en images, Eyrolles. **Producteur de cinéma, un métier** de Philippe Laurier, Chiron, Saint-Quentin-les-Yvelines (Yvelines).

Animation et propagande : les dessins animés pendant la Seconde Guerre mondiale par Sébastien Roffat, L'Harmattan. **Impressionnisme et naissance du cinématographe**, collectif, Fage éditions. **Le Style Dolce vita** de Jean-Pierre Dufreigne, Assouline.

L'Economie du cinéma de Pierre Gras, Les Petits Cahiers/Cahiers du Cinéma/CNDP.

La Cinémathèque française, inventaire et légende (1936-1986) de Pierre Barbin, Vuibert.

Les 20 ans de Paris Expérimental : entretiens de Christian Lebigot avec Raphaël Bassan, Daphné Le Sergent et Marc Sautereau, Paris Expérimental.

Cinéastes mémoires

Alexandre Jardin : **Le Roman des Jardins**, Grasset. Georges Lautner : **On aura tout vu**, Flammarion. Claude Pinoteau : **Merci la vie !**, Le Cherche-Midi. Michel Wyn : **A la santé des frères Lumière : cinquante ans d'amour avec les caméras**, Yris, Marseille (Bouches-du-Rhône).

Ecrits

Alain Fleischer : **L'Accent, une langue frantôme**, Editions du Seuil ; Eros/Hercule. **Pour une érotique du sport**, La Musardine. Jean-François Laguionie : **La Vie agitée des eaux dormantes, Folies et Encre**. Louis Malle : **L'Inde fantôme**, Gallimard. Andy Warhol : **Le Cinéma comme braille mental**, Paris Expérimental.

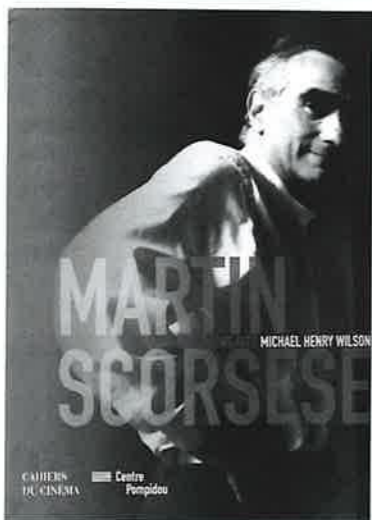
Etudes

Michel Audiard par Philippe Durant, Le Cherche-Midi. Luc Besson par Frédéric Sojcher, Séguier/Archimbaud. Michel Brault par André Loisel, L'Harmattan. Tim Burton par Antoine de Baecque, Cahiers du Cinéma. Laurent Cantet par Yannick Lebty et Isabelle Roussel-Gillet, L'Harmattan. Marguerite Duras par Bernard Sarut, Complicité, Grignan (Drôme). Abel Ferrara par Azhal Le Goarant, L'Harmattan. Tomas Gutierrez Alea par Nancy Berthier, Editions du Cert/Editions Corlet. Hou Hsiao Hsien, sous la direction de Jean-Michel Frodon, Cahiers du Cinéma. Jim Jarmush, Les Intégrales Ciné 01, Les Inrockuptibles. Kadiatou Komaté par Jean-Louis Sagot-Duvaurois, Editions de l'Œil, Montreuil (Seine-Saint-Denis). George Lucas par Ragik Djoumi, Absolum, Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne). Joseph L. Mankiewicz par Patrick Brion, Editions de La Martinière. Idrissa Ouedraogo par Olivier Barlet, Editions de l'Œil. Yasujiro Ozu par Basile Boganis, L'Harmattan. Marcel Pagnol par Régine Hemou, ABM édition, Courtois (Seine-et-Marne). Alexandre Sokourov par Bruno Dietsch, L'Age d'homme, Lausanne (Suisse). Lars von Trier par Jean-Claude Lamy, Grasset. Orson Welles par Fabien Gaffez, Nouveau monde éditions.

Les Frères Dardenne, Contrebande 14/2005, Université de Paris I, Panthéon Sorbonne. Rainer-Werner Fassbinder, sous la direction de Denitza Bantcheva, CinémaAction n° 117. John Ford, Trafic n° 56, hiver 2005. Glauber Rocha "Théâtres au cinéma", Magic Cinéma Bobigny.

Albums 1. Jean-Claude Carrière et Jean-Marie Périer, **Le Rêve**, Flammarion. Raymond Depardon : **Afriques**, Hazan. William Klein, Centre Pompidou/Marval. Stanley Kubrick : **Drames et ombres, photographies 1945-1950**, Phaidon.

Albums 2. Claude Lelouch par Yves Alion et Jean Ollé-Laprune, Calmann-Levy. Sautet par Sautet par Dominique Rabourdin et N.T. Binh, Editions de La Martinière. Martin Scorsese par Michael Henry Wilson, Cahiers du Cinéma/Centre Pompidou.



Albums 3. **Il était une fois en Italie, les westerns de Sergio Leone** par Sir Christopher Frayling, Editions de La Martinière.

Jean Cocteau : **Le Passé défini IV**, 1955, Gallimard. André Gide et Marc Allégret : **Correspondance 1917-1949**, Gallimard.

Christophe Pellet : **Erich Von Stroheim**, L'Arche.

Pier Paolo Pasolini

Ecrits corsaires, Champs/Contrechamps, Flammarion. **La Longue route de sable**, photographies de Philippe Séclier, Editions Xavier Barral.

René de Ceccaty : **Pasolini**, Gallimard, Folio Biographies ; **Sur Pier Paolo Pasolini**, Editions du Rocher. Marco Tullio Giordana : **Pasolini, mort d'un poète**. Un crime italien, Editions du Seuil. Hervé Joubert Laurencin : **Pier Paolo Pasolini, Les Soleils intempéstifs**, Besançon (Doubs). Bertrand Leverageois : **Pier Paolo Pasolini, l'alphabet du refus**, Le Félin. Lignes n° 18, octobre 2005.

Jean Renoir

Ma vie et mes films, Champs/Contrechamps, Flammarion. **French Cancan**, L'Avant-Scène Cinéma n° 544, septembre 2005. **Entretiens et propos**, Petite Bibliothèque des Cahiers du Cinéma.

Renoir-Renoir, sous la direction de Bernard Benoliel et Mathieu Orléan, Editions de La Martinière/Cinémathèque Française.

Par André Bazin, Ivrea. Par Célia Bertin, Editions du Rocher. Par Claude Gauteur ("D'un Renoir l'autre"). Le Temps des Cerises. Par Claude-Jean Philippe ("Une vie en œuvres"), Grasset. Télérama hors série : "Renoir père et fils".

La Grande illusion et Partie de campagne par Olivier Curchod, Armand Colin.

Films

Les Amants crucifiés de Kenji Mizoguchi par Jean-Christophe Ferrari, Les Editions de la Transparence, Chatou (Yvelines). A nos amours de Maurice Pialat par René Prédal, Armand Colin. **L'Aurore de Friedrich-Wilhelm Murnau** par Joël Magny, Les Petits Cahiers/Cahiers du Cinéma CNDP. **Ay Carmela ! de Carlos Saura** par Nancy Berthier, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse/Cinespana. **Dracula de Francis Ford Coppola**, collectif, Editions du Temps. **eXistenZ de David Cronenberg** par Mehdi Belhajkacem, Tristan, Auch (Gers). **Fenêtre sur cour d'Alfred Hitchcock** par Francis Montcoffé, Armand Colin. Goya en Burderos de Carlos Saura, Collectif, Editions du Temps. **Hiroshima mon amour d'Alain Resnais** par Jean-Louis Leutrat, Armand Colin. **Land and Freedom de Ken Loach** par Philippe Pilard, Armand Colin. **Laura d'Otto Preminger** par Odile Bachler, Armand Colin. **L'homme qui rit de Paul Leni** par Mireille Gamel, Editions du CEFAL (Liège, Belgique). **La Ligne rouge de Terrence Malick** par Michel Chion, Editions de la Transparence. **Manhattan de Woody Allen** par Anne Gillain, Armand Colin. **Monika d'Ingmar Bergman** par Alain Bergala, Yellow Now, Crisnée (Belgique). **Pickpocket de Robert Bresson** par Evelyne Chardonnet et Marguerite Chabrol, Atlante (Neuilly-sur-Seine, Hauts-de-Seine). **Le Plaisir de Max Ophüls** par Jean-Pierre Berthomé, Armand Colin. **Les 400 coups de François Truffaut** par Anne Gillain, Armand Colin. **The Reflecting Pool de Bill Viola** par Jean-Paul Fargier, Yellow now. **Rosetta de Luc et Jean-Pierre Dardenne** par Madeleine Mairlet, Editions du CEFAL. **Le Septième sceau d'Ingmar Bergman** par Etienne Grandgeorge, Armand Colin. **Shadows de John Cassavettes** par Nicole Brenez, Armand Colin.

Scénarios

A l'Avant-Scène Cinéma : **Amen** de Costa Gavras (n° 546, novembre), **De sang froid** de Richard Brooks (n° 543, juin), **La Grande bouffe** de Marco Ferreri (n° 547, décembre), **Itinéraire d'un enfant gâté** de Claude Lelouch (n° 545, octobre).

Les Enfants du Paradis de Jacques Prévert, JP. de Monza. **Oreste, ami d'Attila** de Grigori Tomski, Jipto, Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine). **The Other Side of the Wind** d'Orson Welles, Cahiers du Cinéma/Festival International de Locarno. **Rois et reines** d'Amaud Desplechin et Roger Bobhot, Denoël. **Scénarios en rose et noir**, 1966-1983, d'Alain Robbe-Grillet, textes et photos réunis et présentés par Olivier Corpet et Emmanuelle Lambert, Fayard. **Wittgenstein** de Derek Jarman et Terry Eagleton, Editions de l'Eclat.

La Belle et la bête de Jean Cocteau : les coulisses d'un film par Dominique Marny, Le Pré-aux-Clercs. **Les Chevaliers du ciel** (de Gérard Pirès), Télémaque. **Être sans destin** : le livre du film (de Lajos Koltai) par Imre Kertesz, Actes Sud, Arles (Bouches-du-Rhône). **Des Grandes gueules pour un haut-fer** : l'aventure vosgienne du film (de Robert Enrico) par Guy Gauthier, Gérard Louis, Haroué (Meurthe-et-Moselle). **Il ne faut jurer de rien**. Le livre du film (d'Eric Civanyan). Carnets de tournage par Guillaume Breton, Editions Mengès. Pleins feux sur **La Panthère rose** par Philippe Lombard, Horizon illimité. **Stars wars 365 jours** de John Knoll, Editions de La Martinière.

Nous ne vieillirons pas ensemble de Maurice Pialat, Editions de l'Olivier. **Saint-Jacques-La Mecque** de Coline Serreau, Flammarion.

Mon oncle et Les Vacances de Monsieur Hulot de Jacques Tati par Jean-Claude Carrière et Pierre Etaix, Robert Laffont.

James Bond, le guide officiel par Lee Pfeiffer et Dave Worrall, Flammarion. **Sur la piste de Fantomas** (d'André Hunebelle) en scope et en couleur par Marc Lemonier, Hors Collection.

Anne Roche, Marie-Claude Taranger : **L'Atelier du scénario** : éléments d'analyse filmique, Armand Collin. Fabrice Ziolkowski, Luli Barzman : **Ecrire son premier scénario**, Dixit.

Revue

Le Cinéma populaire et ses idéologies, L'Homme et la Société, L'Harmattan.

Dances, Vertigo hors série, octobre 2005.

Du sensible au cinéma, Murmure hors série 2005. Image Cinéma, L'Igeia N° 61-62-63-64, juillet-décembre 2005. **Images de la justice**, Images documentaires n° 54.

Acteurs Autobiographies

Jane Fonda : **Ma vie**, Plon. **Brook Shields** : **Quand il n'y a plus de larmes**. Face à la dépression post-natale, L'Archipel.

Charles Aznavour : **Images de ma vie**, Flammarion. Farid Chopel : **Mets du pain sur ton balcon**, Editions Privé. Darry Cowl : **Mémoires d'un canailou**, Editions n° 1. Mireille Darc : **Tant que battra mon cœur**, XO. Hélène Duc : **Entre cour et jardin**, Editions Pascal. Roger-Pierre : **Si ça vous amuse**, Editions Jean-Cyrille Godefroy. Rufus : **Si Dieu meurt, je ne lui survivrai pas**, L'Aganier. Charlotte Valandrey : **L'Amour dans le sang**, Le Cherche-Midi.

Témoignages

Elie Kakou par Brigitte Kakou, L'Archipel. **Jacques Villeret** par Irina Tarassov-Villeret ("Un jour tout ira bien"), Flammarion ; par Seny ("Mon bébé blanc"), Le Cherche-Midi.



Etudes

James Dean par George Perry, Michel Lafon (Neuilly-sur-Seine, Hauts-de-Seine). **Greta Garbo** par Scott Relsfield et Robert Danes, Flammarion. **Angelina Jolie** par Jason Romano, Favre, Lausanne (Suisse). **Marilyn Monroe** par Eve Arnold, Editions de La Martinière. **Pacino/De Niro** (regards croisés) par Michel Cieutat et Christian Viviani, Nouveau monde éditions. **Brad Pitt** par Delphine Sloane, City, Grainville (Eure). **Elvis Presley** par les Presley, Michel Lafon. **Arnold Schwarzenegger** par Eric Faber, Carnot, Chatou (Yvelines). **Jean Seberg** par Simon Guibert, Edition E-dite.

Brigitte Bardot, Editions EPA, Hachette Livre. **Coluche** par Amaud Briand et Jean-Sébastien Fernandes, Absolum. **Isabelle Huppert** ("La Femme aux portraits"), collectif, Editions du Seuil. **Jean Marais** par Gilles Durieux, Le Cherche-Midi. **Simone Signoret** par Huguette Bouchardeau, Flammarion ; par Emmanuelle Gilcher,

Editions Privé. **Signoret-Montand**, deux vies dans le siècle par Pierre Lherminier, Ramsay Cinéma.

Fernandel par Philippe Halsman, Taschen. **Les Mots de Gabin** par Guillaume Andreu et Fred Menant, Philippe Rey.

Francis Blanche : **Mon oursin et moi**, Le Castor astral. W.C. Fields : **Votez pour moi**, Editions Cartouche. Michel Galabru : **Pensées, répliques et anecdotes**, Le Cherche-Midi.

Jeanne Herry : **80 étés**, Gallimard. Francis Perrin : **Degré de lassitude**, Editions du Rocher. **Belles de nuit**, photographies de Jean-Paul Larcher, texte de Jean-Pierre Haigneré, Editions Ramsay/Editions du Collectionneur. **L'Acteur de cinéma** par Jacqueline Nacache, Armand Colin. **Caractères - Moindres lumières à Hollywood** par Philippe Garnier, Grasset. **Sous les paupières d'une étoile** par Gustav Sobin, Autrement.

Critique

Comment parler de cinéma ?, sous la direction de Jean-Max Méjean, L'Harmattan. **Le Masque et la plume** de Jérôme Garcin et Daniel Garcia, Les Arènes/France Inter. Version abrégée : 10/18.

Olivier Barrot : **Mon Angleterre**. Précis d'anglophilie, Belin. Michel Boujut : **Vues rapprochées**, Le Temps qu'il fait (Cognac, Charente).

Romans

Paul Auster : **Brooklyn Follies**, Actes Sud. Lee Cheng-dong : **Nachkeom**, Editions du Seuil. George Pelecanos : **Hard Revolution**, Editions du Seuil.

Alexandre Astruc : **Une rose en hiver**, Edition E-dite. Alain Fleischer : **Immersion**, Gallimard. Franck et Vautrin : **Cher Boro**, Fayard. Michel Grisolia : **La Maison noire**, Calmann-Levy. Noël Simsolo : **Wazemmes**, L'Ecailler du Nord (Lille, Nord).

Divers

Woody Allen : **Adultères**, 10/18 n° 3810. Alexandro Jodorowski : **Mu, le maître et les magiciennes**, Albin Michel. Mario Soldati : **Amérique premier amour**, Gallimard/Le Promeneur.

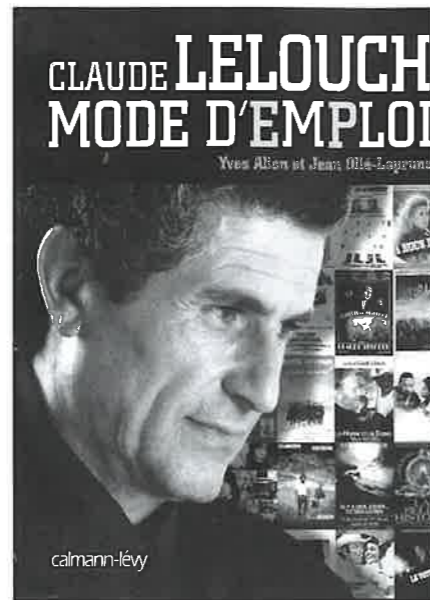
Jean-Claude Carrière : **Détails de ce monde**, Le Cherche-Midi. Tonino Guerra : **Cendre**, dessins de Lorenzo Mattotti, Estuaire (Tournai, Belgique).

CLAUDE GAUTEUR

Lelouch Mode d'emploi

Par Yves Allion
et Jean Ollé-Laprune.
Éditions Calmann-Lévy
356 pages, 45,80 €

Pour évoquer l'homme de tous les records (de tournages, de succès, d'échecs et de malentendus critiques), les auteurs ont choisi la libre expression de leur partenaire pour dresser, selon leur propre terme "un tableau impressionniste". Passé un avant-propos consacré à sa dernière entreprise (la trilogie avortée du *Genre humain*), Claude Lelouch se livre (se délivre ?) dans une série d'entretiens chronologiques autour de chaque film. Séduisant parti pris concernant un cinéaste des plus autobiographiques qui soient, par ailleurs réputé pour son rapport à des acteurs qu'il laisse volontiers improviser au gré de ses "figures libres". Tout en s'appuyant, bien entendu, sur un cadre précisément conçu et organisé. Un mélange d'apparent vagabondage sous-tendu d'une grille rigide qui coïncide de façon heureuse avec le propos des auteurs. Lesquels, pour préserver son tonus à l'entretien, conservent cependant la plus grande liberté de ton, jusqu'à ne pas gommer les contradictions du réalisateur. Qui peut - pour exemple - affirmer, page 23, que "la caméra doit idéalement être à la place d'un des personnages,



jamais à un endroit où il n'y a personne" tout en assurant, page 39, qu'elle (la caméra) "est capable de transcender une scène en se trouvant à une place qu'aucun être humain ne peut avoir".

De même, une approche en forme de puzzle permet aux auteurs de composer le portrait en pied d'un "Citizen Lelouch" plus complexe que son image officielle. Soit un mélange de rouerie et de naïveté (1), une fabuleuse énergie et une inattendue lucidité doublée d'un évident fair play devant bon nombre de ses échecs (2). Cet homme, qui a souvent chuté, n'incrimine jamais l'acteur, le financier, le technicien ou les caprices du

temps. Et - comble d'élégance - fort peu une critique qui l'a majoritairement maltraité tout du long.

La vie comme scénario ? Le chapitre où il propose *Un homme et une femme* aux producteurs après ses cinq échecs précédents (du *Propre de l'homme* aux *Grands moments*) vaut tous les suspenses du monde. Mais Claude Lelouch a-t-il jamais cessé de se projeter lui-même sur la toile ? La vie, l'amour et le cinéma lui sont, à l'évidence, indissociables ("Un type qui a vu 2 000 films a vécu 2 000 vies", dit-il). Qu'on aime ou non le cinéaste, cette confession sans grands fards mérite d'autant plus l'intérêt qu'elle est complétée d'une partie documentaire complète et rigoureuse : génériques détaillés, revue de presse, box-office et index précis. Les illustrations - nombreuses - sont complétées par des montages thématiques (*Les Pieds Nickelés*, les mariages, la peinture, les scènes de table, etc.).

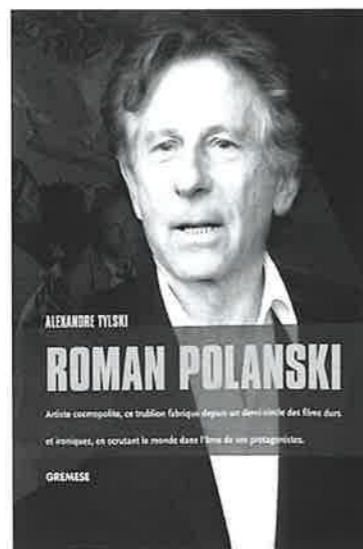
JACQUES ZIMMER

(1) Sur Hitchcock, qu'il apprécie peu : "Les cinéastes qui m'épatent sont ceux qui font des films que je n'aurais pas été capable de faire."

(2) "L'échec fait grandir s'il ne te tue pas. Et le succès anesthésie."

décortiquer chacun des films. C'est ce qu'on peut appeler de la vulgarisation au meilleur sens du terme, destinée à l'amateur néophyte autant qu'au "fan" désireux de se rafraîchir la mémoire et de mettre ses connaissances en perspective. Une maquette hâtive et quelque peu hétéroclite, dont les photos pâlies sont sans doute superfétatoires dans une collection qui s'adresse "aux étudiants des écoles et des universités", handicapé quelque peu ce travail qui a la grand mérite d'être informatif, exhaustif et sans défaillance.

GÉRARD LENNE



Roman Polanski

Par Alexandre Tylski.
Éditions Grèmesi
123 pages, 19,80 €

Déjà auteur d'un *Roman Polanski, ses premiers films polonais* aux Editions Aléas (novembre 2004), Alexandre Tylski se livre ici à une analyse méthodique de l'œuvre de Polanski, film par film. Nombreuses références culturelles et citations variées à l'appui, il définit le contexte historique, mais aussi anecdotique, sans négliger de

Sautet par Sautet

Par Dominique Rabourdin -
N.T. Binh.
Éditions de La Martinière
385 pages, 53 €

On reçoit un beau soir, un avis de la concierge intimant de passer la voir, une affaire de poids s'annonce... La missive ne passe pas par la fenêtre de la boîte et pour cause : l'ouvrage de nos camarades syndiqués, Binh et Rabourdin, pèse plusieurs livres et vaut bien les nombreux ouvrages écrits sur Claude Sautet par divers auteurs depuis vingt ans.

La gageure n'est pas mince puisque le livre de Boujut était un entretien haletant avec "le cinéaste de la bourgeoisie" et celui de Gérard Langlois un régal de maniaquerie dans son énumération des différentes versions d'un même film selon l'époque et son média de diffusion.

Que pouvait donc nous offrir ce bel album à des amateurs fortunés ? Rien, a priori, croyions-nous. Erreur. La surprise fut entière et complète.

Louis Feuillade Maître du cinéma populaire

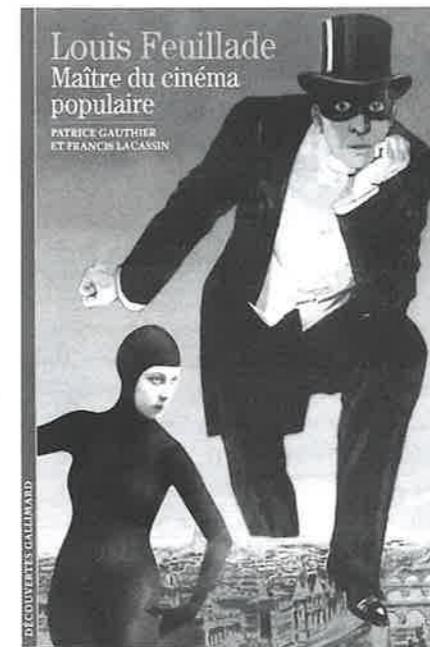
Par Patrice Gauthier
et Francis Lacassin.
Éditions Gallimard.
Collection "Découvertes"
128 pages, 13,10 €

Infatigable Lacassin ! Historien émérite, notre ami (et adhérent de longue date) s'est ici associé à un autre fou de cinéma, le cinéaste-cinéphile et animateur Patrice Gauthier, pour nous livrer un numéro particulièrement séduisant de la toujours chatoyante collection "Découvertes". L'auteur de "Louis Feuillade, Maître des lions et des vampires" (Bordas,



Fruit d'une amitié complice entre le cinéaste et nos deux confrères, ce livre détaille la carrière de Claude Sautet, son parcours artistique et intellectuel, dissèque sa méthode de travail tout en croisant ses exégèses avec des témoignages de ses collaborateurs et le regard des critiques de l'époque.

Examinant au plus près le lien créateur/création tout au long de l'ouvrage nous comprenons comment on arrive à fabriquer une œuvre d'art, comment on trouve le bon cheminement. Au fil des pages les auteurs



percent progressivement la gravité et la profondeur d'un homme qui se livrait peu et dont le mystère sans eux resterait entier.

Conçu en collaboration avec Claude Sautet lui-même peu de temps avant sa disparition en 2000, ce travail choral a donné lieu par ailleurs à un long métrage documentaire sorti en salles en janvier 2004. Il bénéficie d'une excellente maquette et d'un gros travail de mise en page dont on ne peut que se féliciter.

On signalera néanmoins un petit oubli, page 307 : *Un cœur en hiver* avait obtenu, parmi de nombreuses récompenses, en février 1993 le prix Méliès du meilleur film français de l'année décerné par notre syndicat.

Pour toutes ces excellentes raisons, notre jury littéraire a décerné à Binh et Rabourdin, à l'unanimité, son prix du meilleur album de l'année.

JEAN-PAUL COMBE

1995) nourrit une telle familiarité avec le père de Fantômas et de Musidora qu'il a su réunir sur lui, avec son acolyte, le maximum d'informations dans un minimum de place. La richesse et la variété de l'illustration (qui fait de cette collection-phare une sorte de "Que sais-je" de luxe) fournit un complément de choix à un texte précis et vivant, parachévé par les habituels et précieux "témoignages et documents".

O.L.

D'un Renoir l'autre

Par Claude Gautéur.
Éditions Le Temps des Cerises
253 pages, 18 €

Dans son avant-propos Claude Gautéur le rappelle, Renoir "le plus cinéaste des Français, sinon le plus français des cinéastes, n'est pas un mais multiple, cette multiplicité étant, précisément, son unité". Et il cite ces propos de Bernard Eisenschitz : "Il n'y a pas un Renoir, artiste intemporel au dessus de la mêlée, mais plusieurs, et ses contradictions ne font pas la moindre force de l'ensemble de son œuvre." Il est vrai que beaucoup ont écrit sur Jean Renoir en omettant la lecture d'une vingtaine d'entretiens majeurs qu'il avait accordé de 1925 à 1939 et celle de plus de quatre-vingts articles non moins importants écrits par lui-même de



1936 à 1939. On se plongera avec beaucoup d'intérêt dans les deux premiers chapitres consacrés d'une part aux relations de Jean Renoir avec le PCF et d'autre part sur son engagement dans le mouvement du Front populaire. Les extraits des propos tenus par Jean Renoir dans le chapitre Jean Renoir

parle, de la période 1925-1939 sont passionnants.

Qu'est-ce qui l'a poussé à faire du cinéma ? "En grande partie les gros plans des belles actrices d'Hollywood" répondra Jean Renoir octogénaire. Et il précisera "Certains gros plans de Lillian Gish, d'autres de Mary Pickford, puis de Greta Garbo sont installés à vie dans ma mémoire. L'agrandissement permet de jouir du grain de la peau. Un léger frémissement de la lèvre nous révèle un peu de la vie intérieure de cette femme idéale". Il y a vraiment beaucoup à apprendre sur Renoir, mais aussi sur ses contempteurs et ses détracteurs. Un livre essentiel.

JEAN RABINOVICI

Comment parler de cinéma ?

Sous la direction de Jean-Max Méjean. Avec la collaboration, entre autres, de Virginie Despenes, Gérard Lenne, Roger Dadoun, André Asséo, Pierre Etaix, Stéphane Zagdanski, Olivier Bonnard, Anne-Laure Bell, Jerry Gilliam.
Éditions L'Harmattan, collection "Audiovisuel et Communication"
208 pages, 18 €



Acette vraie question, faussement naïve, la vertu de ce livre est de ne point répondre. Ce serait comme vouloir dire l'amour une bonne fois pour toute. S'agissant de tâter le pouls de la société par le biais de la critique de cinéma - la critique de la critique peut parfois être réjouissante et bienvenue -, Jean-Max Méjean, avec sa fine équipe, trace des chemins entre notre présent et des prospectives. Autant de fils à reprendre à notre tour dans quelques années. Or, si le

fil rouge de la cinéphilie est toujours là (l'éducation sentimentale en son sein, le désir de transmettre un certain rapport érotique à son temps) les pratiques culturelles du cinéma diffèrent (DVD, téléphone portable avec téléchargement, blogs cinéphiliques). Dès lors, qu'est-ce qui se passe du côté de la critique ?

Jean-Max Méjean a choisi l'hétérogénéité des voix, du critique à l'attaché de presse, de l'écrivain au psychanalyste, du

programmeur à la cinéaste, pour tracer l'héritage de la cinéphilie afin de déchiffrer l'enjeu actuel : le déséquilibre des forces entre, d'un côté l'analyse et la programmation d'œuvres originales, où le critique indépendant sépare le bon grain de l'ivraie, et en face la captation des marchés, - et surtout du discours ! -, par une industrie audiovisuelle que gangrène l'objectif du gain immédiat. Le critique restant, peu ou prou, suspecté de freiner sa bonne marche, reste coincé entre la publicité et la promotion (vertige de la nuance...). L'exemple le plus patent en est donné par cette grotesque affaire du journal *Brazil* attaqué par Luc Besson. Le plaisir de la lecture vient de son éclectisme. Le lecteur peut musarder et réfléchir sur Internet qui n'en finit pas de bouleverser le travail de la critique (à quel prix ?). Ou bien rêver avec Roger Dadoun sur l'inépuisabilité de l'image...

NADIA MÉFLAH

Les Ecrans de la guerre. Le cinéma français de 1940 à 1944

Par Philippe d'Hugues.
Éditions De Fallois
318 pages, 18 €

L'exceptionnelle et paradoxale réussite du cinéma français pendant la guerre, de 1940 à 1944 (222 films produits pendant la période) a été saluée par André Bazin qui écrivait en 1944 « Je vais peut-être scandaliser quelques lecteurs en avançant que de toutes les activités françaises depuis la guerre, le cinéma est la seule qui soit en progrès ». De nouveaux talents. (Claude



PHILIPPE D'HUGUES
Les écrans de la guerre
Le cinéma français de 1940 à 1944



Autant-Lara, Jacques Becker, Henri-Georges Clouzot, Jean Delannoy), de nou-

velles stars (Jean Marais, Micheline Presle, Odette Joyeux) prennent la relève de ceux qui ont pu partir (René Clair, Julien Duvivier, Max Ophüls, Jean Renoir pour les réalisateurs, Jean Gabin, Michèle Morgan et Louis Jouvet pour les « vedettes »). Avec moult détails, l'auteur apporte de nouveaux éléments sur cette époque (déjà plusieurs fois visitée) et notamment sur l'économie du cinéma, l'exploitation (à côté des films français, 157 films allemands, 35 italiens, 1 espagnol, 1 suédois et 1 japonais ont été distribués, en France durant l'Occupation), sa presse et son environnement. Préface d'Alexandre Astruc.

CHRISTIAN BOSSÉNO



La Saison 2006 de la télévision française

Collectif
Éditions de L'Harmattan
400 pages, 33 €

Pour la quinzième édition de *La Saison* l'équipe d'une vingtaine d'auteurs bénévoles a analysé et critiqué fictions, séries, documentaires sur la période allant de septembre 2004 à août 2005. Ajoutez, entre autres, une chronologie des faits marquants de la profession et une chronique des festivals et manifestations consacrés à la production audiovisuelle et vous obtiendrez un passionnant volume de 400 pages. C'est aussi la démonstration que la télévision est un champ de création, un vivier d'œuvres et d'auteurs qui mérite, tout comme le cinéma, un regard sans complaisance et qui met en évidence la nécessité d'un travail critique sur ce qui est proposé sur l'ensemble des chaînes de télévision de l'hexagone.



L'année du cinéma 2005

Par Danièle Heymann, Isabelle Danel, Pierre Murat.
Éditions Calmann-Lévy
253 pages, 30,15 €

Que transparait-il à travers le visage énigmatique de Natalie Portman, en couverture de cet opus 2005 ? Peut-être une certaine nostalgie, comme si la jeune actrice présentait quelque chose d'inexorable. On le sait désormais, cet album, le 29^e d'une riche collection, sera aussi le dernier. L'érosion des ventes aura eu raison d'une entreprise lancée par Danièle Heymann et Alain Lacombe en 1977. Il y a sans doute de nouvelles générations aujourd'hui qui, pour le même prix, préfèrent acheter le DVD du moindre film américain bourré d'effets spéciaux... Saluons donc ce chant du cygne d'un ouvrage collectif qu'on ne présente plus, qui n'a jamais sacrifié ni l'exhaustivité ni son attrayante présentation.



Annuel du cinéma 2006/ Tout les films 2005

Collectif
Éditions Les fiches du cinéma
722 pages, 33 €

Et s'il n'en reste qu'un, ce sera *L'Annuel*. C'est un véritable exploit que réalise chaque année, sur le fil du rasoir, cette petite équipe de cinéphiles aussi enthousiastes que bénévoles, dont le rédacteur en chef est désormais Nicolas Marcadé. Le nombre des films sortis en France étant resté stable, ce recueil annuel des "Fiches du cinéma" (périodique par ailleurs fort utile) a le même volume que l'année dernière. Pour chacun des 581 films sortis en 2005, il propose un générique, un synopsis succinct et un commentaire. Bien sûr, les rubriques habituelles ne manquent pas à l'appel : bibliographie, palmarès, nécrologie, liste des titres originaux, DVD et analyses, composent un ensemble exhaustif.

Jean-claude Guiguet, cinéaste critique

Le cinéaste Jean-Claude Guiguet est mort d'un cancer le 16 septembre 2005. La veille, je lui avais téléphoné car il venait de passer la barrière finale de l'Avance sur Recettes. Dans les notes qu'on prend pour s'aider à défendre un projet qui vous tient à cœur - *le Printemps du Monde*, un magnifique scénario -, j'avais écrit : "Ah l'an Mil, le retour de la Croisade, les chevaliers, les grands arbres de la Haute-Savoie où Guiguet a grandi, d'une grande beauté, d'une grande sobriété..."

J'ignorais qu'il avait écrit 600 critiques de cinéma pour *La Revue du Cinéma*, la *NRF* et *Etudes*. Et son premier papier *NRF* portait sur *Lancelot du Lac* de Bresson, un film qu'il adorait. Il avait interviewé Bresson et mis au clair 25 feuillets que le Maître avait réduit à une page et demie et rendu à Guiguet avec des "Oui, Non, Peut-être", là où il avait fait auparavant des réponses très généreuses. "J'ai pleuré devant lui", avoue Guiguet (1). Sadique, Bresson réclame la cassette et l'efface, puis ajoute "Je vous briserai les reins. Demain, vous aurez mon avocat chez vous." Guiguet n'eut pas les reins brisés et reçut, par courrier, les Notes sur le Cinématographe de Bresson avec une dédicace.

Les 25 pages ne furent pas publiées et Guiguet, loyal, écrivit sa première critique -laudative - pour la *NRF* sur *Lancelot du Lac*. "Le triomphe de la mort, la relation exemplaire d'un échec, la fin d'un monde qui court à sa perte"... En décrivant *Lancelot*, il parle de son cinéma à lui et, trente deux ans avant, de son scénario *Le Printemps du monde*.

Les dieux de Guiguet sont Visconti, Pasolini, Pialat, Demy, Grémillon, Blain. Chez tous les auteurs, il cherche le cinéma de poésie et c'est peut-être sa défense - concise, passionnée mais distante - de *Salo ou les Cent Vingt jours de Sodome* qui est son plus beau papier, et le plus convaincant. Il se dit nu devant le film de Pasolini sur lequel la presse tombe à bras raccourcis en notant qu'"on ne peut même pas se protéger dans l'ombre sécurisante d'une éventuelle fascination, (qu)'entre l'écran et notre œil il n'y pas plus d'alibis culturels, esthétiques ou moraux..."



Il aime l'enfance, l'enfant dans la foule, le féminin, le féminisme et l'homosexualité sans s'appesantir. Quand il est négatif, il est très drôle. Sur *Trop Belle pour Toi* de Bertrand Blier, il fait allusion à l'"idéologie machiste, somme toute, réactionnaire". Tout Guiguet est dans ce "somme toute". Il aime le cinéma depuis trop longtemps, il respecte trop les auteurs, il n'est jamais méchant ni péremptoire.

Son langage est choisi, recouvert de la mince neige qui l'impressionna tant dans le premier film qu'il a vu à 15 ans, *Nuits Blanches* de Visconti. Ses femmes seront, comme chez Visconti, des femmes et non des jeunes filles ou de jolies barbies.

Quant aux critiques qui ont sa préférence, "ce sont les humbles, les discrets, tous ceux qui ne mobilisent pas le porte-voix de l'univers pour se faire entendre". "Parle t-il" de lui ?

Avec son porte-voix, Guiguet s'est contenté de tourner des films et non d'écrire.

CLAIRE CLOUZOT

(1) Préface de *Lueur secrète, Carnet de notes d'un cinéaste*, de Jean-Claude Guiguet. Dialogue avec Philippe Roger, Editions Aléas, 1992.

Shula Siegfried, La passionaria des attachées de presse



Ca commence par une annonce en deux lignes. Shula est morte l'été dernier.

Suicidée. La nouvelle passe, qui la relève ? Nous autres, critiques de cinéma en activité dans les années 70, l'avons bien connue. Comme d'habitude, je cherche qui peut rédiger une nécro pour *La Lettre*. Comme d'habitude, les uns déclinent ("Non, finalement, je n'en sais pas assez sur elle"), les plus jeunes avouent leur ignorance. C'est vrai, le temps passe vite. Pourtant, Shula fut alors une des attachées de presse les plus en vue, indépendante et fière de l'être. Elle fit beaucoup, inlassablement, pour les films de Sergio Leone, de Zulawski (*L'Important c'est d'aimer*), de Corneau (*Police Python 357*), de Resnais (*Providence*). Avec Nicole Liss, elle créa et anima l'association des attachées de presse.

Elle avait son caractère, son franc-parler. Je me souviens d'un festival de Deauville où elle avait placardé une annonce au tableau de presse, cherchant une voiture pour la ramener à Paris. "Jolie ?" avait inscrit la main d'un macho anonyme. "Non, originale" avait-elle répliqué d'un stylo véhément.

C'était tout Shula : originale en effet, unique, ne cherchant pas à plaire. A la recherche de ces traces qui restent de chacun de nous, je consulte Internet, qui mentionne essentiellement ses activités de directrice de

casting, voire de metteur en scène de théâtre. Son amour des acteurs l'avait menée jusque là. La dernière fois que je l'avais rencontrée, elle m'avait présenté un de ses poulains, l'un des délicieux interprètes québécois du *Déclin de l'Empire américain*. C'était donc à la fin des années 80...

Symboliquement, la seule photo d'elle que j'aie pu exhumer, du fin fond de mes archives, est techniquement très limite. La voici, qu'on y voie si l'on veut un symbole. Est-ce ainsi que nous nous effaçons ?

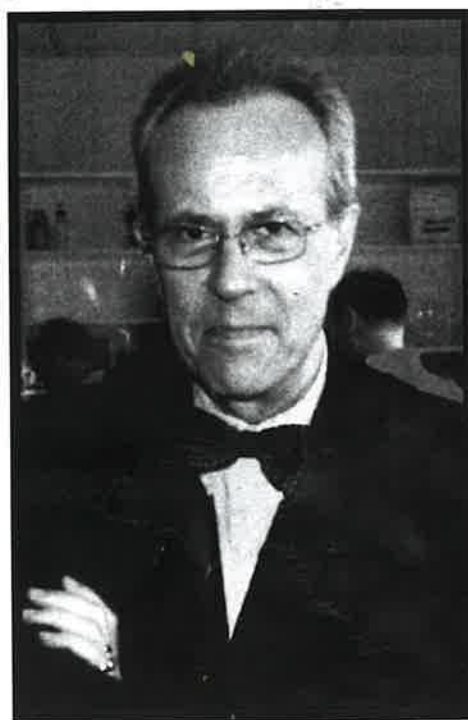
GERARD LENNE

Alain Garsault

L'élégance et la passion

Le destin a mis le mot "fin" au fil de sa vie, au moment où ses amis, sa famille et lui-même s'y attendaient le moins. Même affaibli, toujours brillant et élégant, il continuait à "batailler" cinéma avec ceux qui l'appelaient et lui rendaient visite... Au moment où j'écris cet article sur Alain - exercice douloureux, impossible face à la perte de quelqu'un d'aussi proche! -, un sourire me vient : je n'ai pas intérêt à comparer ce moment tragique à la partie d'échec entre la mort et le chevalier, dans *Le septième sceau* d'Ingmar Bergman... J'ai plutôt intérêt, si je ne veux pas m'attirer les courroux de l'au-delà, à évoquer un des duels aux pistolets clôturant ces westerns de l'âge d'or hollywoodien signés John Ford, Raoul Walsh, Anthony Mann ou Howard Hawks. C'était le cinéma qu'il aimait ! *La créature du Lac noir* plutôt que *La règle du jeu*. *Les 5 000 doigts du Dr T* plutôt que *Citizen Kane* !

Ayant privilégié sa carrière d'enseignant, Alain Garsault écrivait moins, ces dernières années, réservant ses études et ses critiques fidèlement à *Positif*, magazine avec lequel il entretenait un rapport quasi passionnel... Tout comme avec le cinéma. Avec son cinéma ! Depuis toujours passionné par le fantastique, le polar et l'érotisme, il préférait les salles de quartier, style *Midi-Minuit*, où l'on risquait de découvrir une production Hammer ou une série Z de Corman... aux cinémas des Champs Elysées proposant la dernière "intellectuelle" à la mode. Il était l'homme de la Cinémathèque lorsqu'elle passait une rareté signée Richard Fleischer, Jack Arnold ou Tod Browning. Mais il fréquentait aussi le cinéma contemporain... pour pouvoir joyeusement tirer à boulets rouges dessus mais aussi comme un aventurier du coup de cœur, de la découverte exaltante. A travers les colonnes de *Positif*, Alain Garsault s'offrait des coups de cœur passionnants, affirmant l'importance dans la création cinématographique de films contemporains comme *Scarface* ou *Videodrome*, *Halloween* ou *Les griffes de la nuit*. Dans les colonnes du magazine *Fiction*, où nous officions ensemble, il me laissait *La guerre des étoiles* pour s'accaparer *Vendredi 13*. C'était tout Alain : hors des sentiers battus ! Ainsi, très tôt, il avait décelé l'importance d'un acteur et réalisateur tel que Clint Eastwood.



Il était l'un des premiers en France à ne pas le réduire au flingue de *Dirty Harry*. Et il l'a écrit avec courage et sans concession, quitte à s'attirer les colères voire le mépris de certains "bulbes rachidiens" de la critique s'érigeant en détenteur de l'orthodoxie cinéphilique ! Dès ses débuts à *Alfred Hitchcock magazine* et *Mystère magazine*... puis à *Fiction* et *Positif*, Alain a toujours montré la même élégance sans concession. Homme de culture (d'hyper-cultures !), homme de lettres et de littératures, il avait une ouverture d'esprit à contre-courant des modes. Ses goûts cinématographiques l'incitaient à ne pas bêler avec les agneaux du dernier "truc d'auteur à la mode" ! Il assumait ses choix, ses plaisirs et sa fonction quasi-militante de défenseur d'un véritable cinéma populaire de qualité. Et il le revendiquait haut et fort. La lecture de ses articles le confirment. Les couloirs des Festival d'Avoriaz, de Deauville mais aussi du *Grand Rex* à Paris s'en souviennent avec ravissement. Et tout cela, toujours, avec le sourire élégant. En veston, chemise et nœud papillon !

GILLES GRESSARD